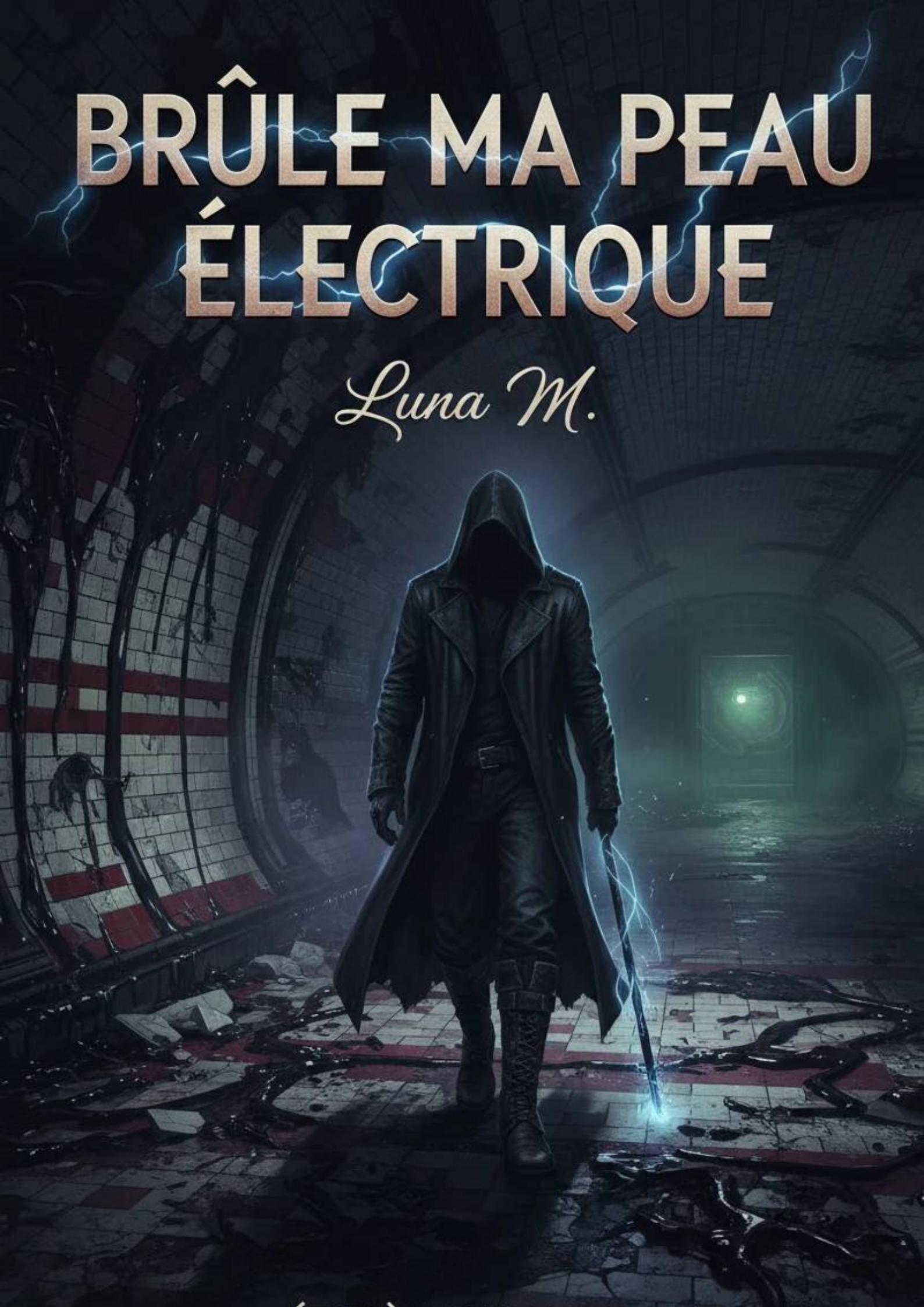


BRÛLE MA PEAU ÉLECTRIQUE

Luna M.



Brûle ma Peau Électrique

Par Luna M.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Les Scories de l'Oubli	4
Chapitre 2 : La Brodeuse du Marais	9
Chapitre 3 : Le Pacte du Bureau	14
Chapitre 4 : Le Ventre de Cuivre	20
Chapitre 5 : Statique sur la Seine	25
Chapitre 6 : Le Secret de l'Acide	30
Chapitre 7 : L'Effondrement de la Défense	34
Chapitre 8 : Infiltration de Silice	39
Chapitre 9 : Le Miroir Brisé	43
Chapitre 10 : Le Sacrifice du Conducteur	48
Chapitre 11 : Brûle ma Peau Électrique	53
Chapitre 12 : Cendres et Mémoire	57

Chapitre 1

Les Scories de l'Oubli

L'obscurité dans la station Croix-Rouge n'était pas une absence de lumière, mais une présence, une sève épaisse qui coulait le long des carrelages de faïence ébréchée comme un sang noirci par les siècles. Elias marchait avec la lenteur d'un prédateur lunaire, ses bottes de cuir écrasant des débris de verre qui tintaient tels des carillons d'outre-tombe. Sous la voûte de béton, l'air pesait le poids d'une mer de mercure. Le silence n'était troublé que par le bourdonnement lointain des entrailles de Paris, un chant de baleine mécanique résonnant dans les structures de fer oxydé.

Ses mains, gantées d'une soie sombre, commençaient à picoter. C'était le signe. L'odeur de l'ozone et de la poussière ancienne se chargeait d'une amertume nouvelle, un parfum de papier brûlé et de fleurs fanées. Là, au milieu du quai fantôme, là où les rails semblaient s'étirer vers une éternité de rouille, le Virus de l'Oubli s'était enraciné.

Il ne s'agissait pas d'une simple corruption numérique, mais d'un lierre de pixels blafards, une moisissure de lumière froide qui grignotait la réalité. Elias s'arrêta. Ses yeux, deux perles de mercure liquide, captèrent le miroitement d'une toile d'araignée synthétique jetée sur un groupe de cinq voyageurs. Ils étaient pétrifiés, des statues de sel oubliées par le temps, leurs visages tournés vers les écrans de leurs téléphones qui projetaient des lueurs spectrales.

Le virus s'échappait des appareils en vrilles de fumée opale, s'insinuant dans leurs narines, leurs oreilles, leurs pores. Elias voyait les souvenirs s'évaporer de leurs crânes comme des volutes d'encens. Un premier baiser sous la pluie d'avril, le nom d'une mère, la saveur d'une orange mûre : tout cela était aspiré, transformé en une

scorie grise et gélatineuse qui tapissait le sol.

— Vous ne devriez pas avoir si faim, murmura Elias, sa voix n'étant qu'un froissement de feuilles mortes.

Il retira ses gants. Ses doigts étaient un paysage de désolation, parcourus de cicatrices argentées qui semblaient contenir des constellations captives. Il plongea la main dans une sacoche de cuir à son flanc et en sortit une fiole de cristal dont le contenu bouillonnait doucement. C'était l'Acide Mercurique, un venin de lune distillé dans les laboratoires du Bureau des Réalités.

Le Nettoyeur s'avança vers le foyer de l'infection. L'entité réagit. Les filaments de lumière froide se redressèrent comme des poils de chat électrique, émettant un sifflement de friture radio. La souche était plus dense que ce qu'il avait vu auparavant ; elle ne se contentait pas de dériver, elle pulsait avec un rythme cardiaque, une horloge de cristal brisé battant au centre du vide.

Elias versa une goutte de l'acide sur le sol. Dès que le liquide toucha la scorie grise, une détonation de couleurs impossibles déchira la pénombre. Des bleus électriques et des violets meurtris jaillirent, rongant le néant avec une faim de feu de forêt. L'acide n'était pas une arme de destruction, mais un dissolvant de cauchemars, une eau pure destinée à laver les souillures du monde.

Mais le virus ne recula pas. Au contraire, il se tordit, se densifiant pour former une sorte de roncier de câbles et de lumière. Les voyageurs gémissaient à l'unisson, leurs corps vibrant sous la tension du vol de leurs âmes. Leurs souvenirs, au lieu d'être dissous, semblaient nourrir la bête. Elias vit passer dans les reflets de la créature des fragments de vies volées : le rire d'un enfant se transformait en une épine de verre, une promesse d'amour devenait une lame d'ombre.

— Une souche de soufre et de foudre, constata-t-il, les dents serrées.

Il projeta le reste de la fiole dans un arc de cercle parfait. Le liquide argenté se divisa dans l'air en milliers de larmes de nacre. Elles frappèrent le cœur de l'infection avec le fracas d'un orchestre de miroirs se brisant sur du marbre. Un hurlement inaudible, une onde de choc de pur silence, projeta Elias contre le mur de la station.

Le carrelage froid lui mordit l'épaule. Il haletait, l'odeur du soufre et de l'ozone lui brûlant les poumons. À travers le brouillard de sa vision, il vit le virus se reformer. L'entité était devenue une chrysalide d'électricité statique, une tumeur de vide qui refusait de mourir. Elle avait appris. Elle avait goûté à l'acide et en avait intégré l'amertume.

Le groupe de passagers s'effondrait maintenant, leurs peaux devenant aussi translucides que du papier sulfurisé. Ils n'étaient plus que des écorces vides, des coquillages ramassés sur la plage d'un océan de néant.

Elias se redressa, ses mains tremblantes brillant d'un éclat bleuté. Il sentit le froid monter en lui, le froid de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Il avait échoué à protéger sa propre lignée, il avait laissé l'oubli dévorer son propre foyer, et cette rage ancienne, une braise couvant sous la neige de son cœur, commença à chauffer son sang.

Il ne pouvait plus utiliser l'alchimie simple. Il devait offrir une part de lui-même, une parcelle de sa propre substance pour saturer le parasite. Il s'approcha de la masse pulsante, là où le Virus de l'Oubli tentait d'ouvrir une faille dans la trame de la capitale. La créature tendit vers lui des pseudopodes de code corrompu, des racines de pixels qui cherchaient à s'agripper à sa chair.

Elias ne recula pas. Il posa ses mains nues directement sur la membrane de lumière morte.

La douleur fut une symphonie de foudre. Il sentit ses propres souvenirs vibrer,

comme des oiseaux enfermés dans une cage de fer chauffée à blanc. Il vit le visage de sa mère s'effacer, puis revenir, puis s'étirer comme une peinture sous la pluie. Il sentit le goût du café de ce matin se transformer en cendres. Mais en échange, il injecta dans le virus la pureté de son acide magique, utilisant son propre corps comme un conducteur, une tige de cuivre entre le ciel et l'abîme.

— Brûle, murmura-t-il, les yeux révoltés sur des constellations de douleur. Brûle dans le feu de ce que tu as volé.

Une décharge d'énergie turquoise balaya la station, plus brillante qu'un lever de soleil au fond d'un puits. Les rails vibrèrent, les câbles haute tension au-dessus de sa tête crépitèrent en une pluie d'étincelles d'or. Le virus se contracta, sa structure de verre se fissurant avec un bruit de banquise qui cède. La lumière se fit insoutenable, une aurore boréale souterraine qui dévorait les ombres et les scories.

Puis, le silence revint. Un silence de neige fraîche.

Elias tomba à genoux, les mains fumantes, sa peau recouverte d'une fine pellicule de givre argenté. Les passagers étaient étendus sur le quai, immobiles, mais leur respiration était redevenue régulière, un souffle de vie léger dans la crypte de fer. Le virus n'était plus qu'une poignée de cendres irisées qui s'envolaient au passage d'un courant d'air froid.

Le Nettoyeur regarda ses paumes. Les cicatrices semblaient avoir creusé plus profondément dans sa chair, de nouveaux sillons de lumière morte marquant son destin. Il avait repoussé l'oubli, mais le prix était là, une saveur de métal dans la gorge et un vide nouveau dans un coin de son esprit. Il se demanda quel fragment de lui-même s'était envolé avec les cendres. Le souvenir d'un parfum ? Le nom d'une rue ?

Il se releva péniblement, ramassant ses gants de soie comme on ramasse des reliques.

La station Croix-Rouge restait sombre, hantée par les murmures de ceux qui étaient passés là, mais la faim du vide avait été apaisée pour un temps. Il savait que ce n'était qu'une escarmouche. Dans les entrailles de la ville, le Virus de l'Oubli continuait de tisser ses fils de soie électrique, plus fort, plus complexe, attendant le prochain court-circuit pour dévorer le monde.

Elias s'enfonça dans le tunnel, sa silhouette s'effaçant dans la brume de mercure, tel un fantôme regagnant sa demeure de fer et de secrets. Au loin, le métro grondait, un monstre de métal dont le cœur battait au rythme des souvenirs perdus.

Chapitre 2

La Brodeuse du Marais

Le Marais s'étalait sous la lune de soufre comme un immense grimoire de pierre dont les pages auraient été froissées par un géant distrait. Ici, les ruelles ne se contentaient pas de mener d'un point à un autre ; elles serpentaient, s'enroulaient sur elles-mêmes tel un serpent d'argent cherchant sa queue, piégeant les promeneurs dans des boucles de soupirs et de parfums de violette fanée. Elias avançait d'un pas lourd, ses bottes de cuir résonnant sur les pavés humides avec la régularité d'un métronome funèbre. L'air était saturé d'une électricité statique qui faisait dresser les poils de sa nuque, un goût de métal froid collé au palais. Sa main droite, gantée d'une soie noire traitée aux sels d'argent, fourmillait. Elle pressentait la faille bien avant que ses yeux ne la perçoivent, une démangeaison acide courant sous sa peau scarifiée.

La blessure dans la réalité se tenait au bout de la rue des Rosiers, là où les murs de briques semblent avoir été pétris par des mains fébriles. Ce n'était pas un simple trou, mais une déchirure opaline, une cataracte de lumière morte qui coulait du ciel vers le sol, effaçant les détails du monde sur son passage. Là où le Virus de l'Oubli mordait le réel, les fenêtres perdaient leurs carreaux, les enseignes leurs lettres, et les passants, s'ils s'en approchaient trop, l'éclat de leur propre nom. Elias s'arrêta, observant le phénomène avec le détachement d'un chirurgien face à une tumeur familière. Il tira de sa sacoche une fiole d'eau régale alchimique, un liquide d'un vert émeraude qui bouillonnait doucement, prêt à dévorer les excroissances de ce néant numérique.

Mais la faille n'était pas seule.

Perchée sur un échafaudage de fer forgé qui semblait avoir poussé là comme une plante carnivore, une silhouette s'activait. C'était une femme, une apparition de

cuivre et de colère. Ses doigts, agiles comme des pattes d'araignée, tissaient des fils de métal d'une finesse inouïe. Elle ne fermait pas la plaie ; elle la brodait. Des kilomètres de fils haute tension, dérobés aux entrailles électriques de la ville, couraient entre ses mains, formant une toile complexe qui scintillait de reflets ambrés. Chaque fois qu'un fil croisait un autre, une étincelle s'échappait, un murmure de voix oubliées, un fragment de rire ou le parfum d'une pluie d'été. Elle recousait les souvenirs du quartier à même le vide, utilisant le courant comme une soie magique pour empêcher le Marais de s'effilocheur totalement.

Elias sentit une colère froide monter dans sa gorge, un venin de discipline. Ce qu'elle faisait était une hérésie, une greffe sauvage sur un membre déjà gangrené.

— Arrête ça, lança-t-il, sa voix glissant comme une lame de rasoir sur du velours. Tu ne fais que nourrir le monstre avec des promesses de lumière.

La Brodeuse ne se retourna pas immédiatement. Elle acheva un point de croix électrique, fixant une boucle de cuivre sur un pavé qui commençait à se dissoudre. Puis, elle pivota avec une grâce animale. Ses yeux n'étaient pas de chair, mais deux joyaux de quartz parcourus d'éclairs bleutés. Elle portait un manteau fait de chutes de tapisseries anciennes et de câbles de fibre optique, une armure de mémoire et de technologie.

— Le Nettoyeur, cracha-t-elle, et sa voix résonna avec l'écho d'un orage lointain. Tu viens avec ton acide pour faire le désert. Tu appelles ça désinfecter, je appelle ça assassiner. Ces fils portent le nom des enfants qui ont joué ici, le goût du pain chaud de la boulangerie du coin. Si tu effaces la faille avec ton venin, tu effaces aussi l'âme de cette rue.

— L'âme est déjà dévorée, Sarah, répliqua Elias en avançant d'un pas, dévissant le bouchon de sa fiole. Ce que tu tresses est un piège. Le Virus se servira de tes fils comme de ponts pour envahir le reste de la ville. Je suis ici pour cautériser la plaie,

pas pour lui donner des bijoux.

— Pas tant que mon sang sera fait de foudre.

Le mouvement fut si rapide qu'Elias faillit ne pas le voir. Sarah projeta une main vers l'avant, et un écheveau de cuivre se détendit comme un ressort, cinglant l'air avec un sifflement de reptile. Elias fit un pas de côté, lançant une poignée de sa solution acide. Le liquide vert percuta le métal en plein vol dans une explosion de vapeur corrosive. L'odeur de l'ozone se mêla à celle de la pourriture magique. Là où l'acide touchait le sol, les pavés criaient, se liquéfiant en une boue grise qui étouffait la lumière.

Sarah sauta de son perchoir, atterrissant avec la légèreté d'une plume de corbeau. Elle tenait dans chaque main une navette de tisserand d'où jaillissaient des arcs électriques. Elle attaqua, non pas comme une guerrière, mais comme une danseuse cherchant à envelopper son partenaire dans une étreinte fatale. Les fils de lumière s'enroulaient autour des membres d'Elias, cherchant les failles de son manteau de cuir. Chaque contact laissait une trace de brûlure dorée, une surcharge sensorielle qui projetait dans l'esprit du Nettoyeur des images parasites : un premier baiser sous la neige, le visage d'une mère qu'il n'avait plus, le goût d'une orange.

Elias grogna, luttant contre l'assaut de ces souvenirs volés. Il plongea sa main gantée directement dans un arc électrique, ignorant la douleur qui lui parcourait le bras. Sa soie d'argent absorba la décharge, la transformant en une énergie froide. Il riposta en frappant le sol de sa paume. Un cercle de désolation se propagea instantanément, une onde de choc de neutralité absolue qui éteignit les fils de Sarah comme on souffle une bougie.

Le silence retomba sur la rue des Rosiers, un silence lourd, étouffant, le silence d'une forêt de cendres. Sarah recula, le souffle court, ses mains tremblantes de ne plus sentir le battement du courant. La faille derrière elle semblait avoir rétréci, mais elle était

devenue plus sombre, plus dense, comme un œil qui se plisse sous la torture.

— Tu es une machine de deuil, Elias, murmura-t-elle, et une larme de mercure coula sur sa joue. Tu ne sais que détruire ce qui est beau parce que tu as peur de te souvenir de ce que tu as perdu.

Elias s'approcha, sa fiole à la main, mais son geste se figea. Au centre de la toile de cuivre que Sarah avait tissée, un petit fragment de réalité résistait à la noirceur. C'était une image figée dans les fils, une petite fille riant devant une vitrine de gâteaux. L'acide qu'il avait jeté commençait à ronger les bords de cette image, la faisant fondre comme de la cire.

Pour la première fois depuis des éons, la certitude d'Elias vacilla. Il vit dans les yeux de quartz de la Brodeuse non pas de la rébellion, mais une détresse infinie, la même qui le rongait chaque nuit lorsqu'il fixait ses propres mains vides.

— Ce n'est pas en emprisonnant les fantômes qu'on sauve les vivants, dit-il, mais sa voix avait perdu son tranchant.

— Et ce n'est pas en brûlant la maison qu'on chasse le voleur, répondit-elle.

Soudain, la terre trembla sous leurs pieds. La faille ne se contentait plus de dévorer les souvenirs ; elle commençait à aspirer la matière même de la rue. Un grondement sourd, venu des profondeurs des serveurs hantés de la cité, monta jusqu'à eux. Le Virus de l'Oubli avait senti leur dispute et se nourrissait de leur discorde. Les fils de Sarah commencèrent à virer au noir, se transformant en tentacules d'ombre qui cherchaient à les saisir.

Elias regarda la fiole de poison vert dans sa main, puis les fils de lumière mourants de Sarah. Le duel n'avait plus de sens. L'acide et l'électricité, la destruction et la création, étaient devenus les deux faces d'une même pièce face au vide qui voulait tout

engloutir.

Sans un mot, il tendit sa main gantée vers la Brodeuse. Sarah hésita, ses yeux de cristal scrutant l'abîme dans le regard de l'homme en noir. Puis, elle posa ses doigts de cuivre dans la paume d'argent.

Le contact provoqua un court-circuit qui fit hurler la nuit. Ce n'était plus de l'acide, ce n'était plus de la foudre, mais une fusion nouvelle, une alchimie de douleur et d'espoir. La lumière qui jaillit de leur union ne brûla pas le monde ; elle le révéla, le temps d'un battement de cœur, dans toute sa fragile et magnifique complexité. La faille rugit une dernière fois avant de se refermer, recousue par une force que ni l'un ni l'autre ne pouvait nommer.

Le calme revint sur le Marais. La rue des Rosiers était intacte, bien que marquée par les cicatrices de leur combat. Sarah et Elias restèrent là, les mains toujours jointes, deux spectres au milieu des secrets de Paris. Le parfum de l'ozone se dissipait, laissant place à l'odeur rassurante de la pierre ancienne et de la pluie qui menace.

— Nous ne sommes pas quittes, Nettoyeur, souffla Sarah en retirant lentement sa main. Tu as encore trop de vide en toi.

Elias regarda ses mains, là où la soie noire avait brûlé pour révéler l'argent de ses cicatrices.

— Et toi trop de rêves, Brodeuse. Mais la nuit est longue, et l'Oubli ne dort jamais.

Il tourna les talons, s'enfonçant dans les ombres du quartier, tandis que derrière lui, Sarah reprenait silencieusement ses navettes, prête à retisser les morceaux d'un monde qui refusait de s'effacer.

Chapitre 3

Le Pacte du Bureau

L'ombre ne s'étira pas, elle se déchira, laissant filtrer un silence plus lourd que le granit des vieux palais. Des silhouettes surgirent des interstices entre les pavés, drapées dans des manteaux tissés de brouillard et de certitudes géométriques. Les Veilleurs du Bureau des Réalités ne marchaient pas ; ils glissaient sur la trame du monde comme des encres noires versées sur une nappe immaculée. Leurs visages, dissimulés derrière des masques de porcelaine dont les traits changeaient au rythme des battements de cœur de la ville, luisaient d'une lueur d'ambre ancien. Elias sentit le froid de l'ordre absolu ramper le long de son échine, une sensation de métal gelé qui contrastait avec la chaleur électrique encore vibrante dans ses paumes. Sarah, à ses côtés, se tendit comme une corde de lyre prête à rompre, ses doigts effleurant les fils de cuivre invisibles qui saturaient l'air humide du Marais.

Un Veilleur s'avança, le geste lent, déballant un parchemin qui ne semblait pas fait de papier, mais de lumière fossilisée. Sa voix, si l'on pouvait appeler ainsi ce murmure de feuilles mortes et de rouages parfaitement huilés, résonna directement dans leurs crânes, sans passer par le filtre des oreilles.

« Le tissu est lacéré, Nettoyeur. La trame est souillée, Brodeuse. L'Oubli n'est plus une simple rumeur dans les égouts, c'est une marée qui monte. »

Elias cracha un rire amer, une étincelle de mépris dans ses yeux de mercure. Il connaissait le prix de leur présence ; le Bureau n'intervenait jamais pour soigner, mais pour sceller, quitte à étouffer le patient sous le poids de la camisole de force. Pourtant, la menace qui grondait dans les réseaux numériques de la capitale, ce venin binaire qui dévorait les visages et les noms, était une bête qu'il ne pouvait dompter

seul.

« Vous voulez que nous chassions ensemble le loup dans la bergerie ? » demanda-t-il, sa voix rauque comme le frottement du cuir sur la pierre.

Le Veilleur ne répondit pas par des mots, mais par un sceau. Une onde de choc chromatique se propagea depuis le parchemin, enlaçant les poignets d'Elias et de Sarah d'un lien éthéré, une chaîne de runes scintillantes qui se fondit sous leur peau. Ce n'était pas une alliance, c'était un pacte de sang et de silicium. Ils étaient désormais les deux battants d'une même cloche, condamnés à sonner à l'unisson ou à se briser. Sarah laissa échapper un sifflement de douleur indignée, ses tresses rousses s'agitant comme des flammes contrariées par un courant d'air.

« Je n'ai pas besoin d'un éboueur de souvenirs pour faire mon œuvre », lança-t-elle aux masques d'albâtre.

Mais les Veilleurs s'effaçaient déjà, retournant aux limbes administratives qui régissent les battements de cœur de Paris. Ils ne laissèrent derrière eux qu'une odeur de poussière et de cire brûlée, et une urgence qui palpait dans le sang des deux parias. Sarah se tourna vers Elias, son regard émeraude chargé d'un orage imminent. Elle savait que la source du mal dormait dans les replis du code, là où la logique devient folie.

« Viens, Nettoyeur. Puisque nous sommes enchaînés par le destin et la bureaucratie, je vais te montrer où le cuivre saigne. »

Ils s'enfoncèrent dans les entrailles de la ville, délaissant les rues de lumière pour les veines sombres de la capitale. Ils traversèrent des passages dérochés où les murs transpiraient une humidité aux reflets irisés, des couloirs de pierre où les graffitis semblaient bouger dès qu'on détournait le regard. Sarah guidait Elias avec une assurance de somnambule, ses mains effleurant parfois les conduits de métal qui

couraient le long des voûtes, en tirant des sons harmonieux que lui seul semblait entendre.

Enfin, ils atteignirent une porte massive, recouverte de plaques de cuivre oxydé qui verdissaient comme la peau d'un vieux dragon. C'était l'entrée du Ventre de Cuivre, l'atelier secret de la Brodeuse, niché dans une alvéole oubliée par les plans des architectes. En entrant, Elias fut accueilli par un souffle de chaleur moite et une symphonie de cliquetis. L'endroit était une cathédrale de verre et de métal roux. Des milliers de fils de cuivre pendaient du plafond, semblables à des lianes dans une jungle mécanique, chacun vibrant d'une luminescence bleue ou violette. Des écrans de cristal, fêlés mais vivants, flottaient dans des nids de fils, affichant des cascades de données qui ressemblaient à de la neige noire tombant sur un champ de fleurs électriques.

Sarah se précipita vers un pupitre central, une console sculptée dans une souche de chêne millénaire et bardée de processeurs de nacre. Ses doigts se mirent à danser sur des touches d'ivoire, et le Ventre de Cuivre s'anima d'une ferveur nouvelle. Les lampes à huile, dont les mèches brûlaient d'une flamme électrique, oscillèrent violemment.

« Regarde, Elias. Voilà ce que tes "nettoyages" n'ont pas pu effacer. »

Elle projeta dans l'air une nuée de fragments de données corrompus. Ils ressemblaient à des insectes de cristal brisé, s'agitant avec une agonie silencieuse. C'étaient des souvenirs volés, des lambeaux de vie que le Virus de l'Oubli avait arrachés aux citoyens : le rire d'un enfant au jardin des Tuileries, le goût d'un baiser sous le pont Neuf, le nom d'une mère oublié au réveil. Mais ces fragments étaient infectés par une moisissure numérique, une sorte de lichen noir qui dévorait les couleurs et les sons de l'intérieur.

Elias s'approcha, ses mains gantées de cicatrices tremblant légèrement. Il vit, au cœur

de cette détresse virtuelle, une récurrence, un motif géométrique qui se répétait sans cesse, comme un cri de détresse géométrique. C'était la signature d'un architecte de l'ombre, une structure qui rappelait les racines des arbres s'enfonçant dans une terre empoisonnée.

« Ce n'est pas un accident », murmura-t-il, sa voix se perdant dans le ronronnement des turbines. « C'est une moisson. Quelqu'un utilise l'Oubli pour cultiver un nouveau monde sur les ruines de nos esprits. »

Sarah hocha la tête, son visage baigné par la lumière cruelle des écrans. Elle saisit une navette de tisserand faite d'un os inconnu et commença à capturer les fragments infectés, les forçant à s'aligner sur une trame de soie argentée. Le contact entre la magie brute de la Brodeuse et la corruption du virus produisait des étincelles d'un blanc aveuglant, des mini-éclaircs qui dansaient autour de ses mains.

« Pour trouver l'origine, nous devons remonter le courant », expliqua-t-elle, les dents serrées par l'effort. « Mais le Virus se défend. Il crée des labyrinthes de miroirs dans le code. J'ai besoin que tu interviennes, Elias. Tes mains... elles connaissent le vide. Tu dois absorber la corruption pendant que je trace le chemin. »

Elias hésita. Utiliser son pouvoir de Nettoyeur sur des souvenirs encore vivants, même corrompus, revenait à marcher sur le fil d'un rasoir. Il risquait de s'y perdre, de laisser ses propres blessures s'ouvrir à nouveau. Mais le lien du Bureau brûlait à son poignet, une boussole impitoyable pointant vers le cœur du désastre.

Il posa ses mains sur la console de bois et de métal, à côté de celles de Sarah. Le contraste était saisissant : l'argent de ses cicatrices contre l'or de sa peau, le silence de sa destruction contre le chant de sa création. Lorsqu'ils fermèrent les yeux, le Ventre de Cuivre disparut. Ils n'étaient plus dans une cave, mais plongés dans un océan d'informations pures, une mer de saphir sombre où des tempêtes de bits faisaient rage.

Ils virent la source. Ce n'était pas une machine, ni un homme, mais une plaie ouverte dans le ciel de la conscience collective parisienne. Une tour d'ébène et de néons s'élevant depuis les tréfonds de la Défense, dont les fondations s'abreuyaient du vide laissé par les souvenirs effacés. À chaque seconde, des milliers de fils d'ombre s'en échappaient pour aller se ficher dans les téléphones, les esprits, les cœurs des habitants de la surface.

Le Virus n'était qu'un parasite. La véritable bête était la Tour, un phare inversé qui attirait tout ce qui fait l'humanité pour le transformer en une énergie froide et grise.

Soudain, une onde de choc les projeta en arrière. Dans la réalité physique du Ventre de Cuivre, les lampes explosèrent en une pluie de paillettes lumineuses. Elias et Sarah furent projetés contre les murs, le souffle coupé par une décharge d'ozone et de colère numérique. Le silence revint, plus menaçant encore, seulement troublé par le crépitement d'un câble sectionné.

Elias se redressa, essuyant un filet de sang argenté qui coulait de sa tempe. Sarah, les cheveux ébouriffés et les yeux fiévreux, le regardait avec une intensité nouvelle. Ils n'étaient plus des étrangers, ils étaient les témoins d'une fin du monde silencieuse qui se tramait sous le luxe et les lumières de la ville.

« La Défense », souffla Sarah en ramassant sa navette brisée. « C'est là que bat le cœur de la bête. Dans les serveurs hantés que personne n'ose plus approcher. »

Elias tendit la main à la Brodeuse pour l'aider à se relever. Leurs paumes se touchèrent, et pendant un court instant, il n'y eut ni magie, ni acide, ni virus. Il n'y avait que la chaleur de deux êtres fragiles face à l'immensité d'un monstre de verre et d'ombre.

« Alors nous irons à la Défense », dit Elias, et pour la première fois, sa voix ne portait plus le poids du cynisme, mais l'acier de la résolution. « Et nous brûlerons ce phare

avant que Paris ne devienne qu'une ville de fantômes sans visage. »

Le Ventre de Cuivre sembla acquiescer par un long frisson de ses structures métalliques. Dehors, la pluie s'était remise à tomber sur Paris, mais ce n'était plus de l'eau. C'était une traînée de larmes électriques, annonçant que la guerre pour le dernier souvenir venait de commencer.

Chapitre 4

Le Ventre de Cuivre

L'air ici avait le goût du métal froid et des orages qui refusent d'éclater. Sous les fondations de verre de la Défense, le monde respirait selon un rythme de pulsations d'ambre et de cobalt, une symphonie souterraine où le cuivre se faisait liane et les serveurs, monolithes de glace noire. Sarah et Elias progressaient au milieu de cette forêt de câbles suspendus comme des saules pleureurs électrifiés, leurs pas étouffés par un tapis de poussière d'argent qui scintillait à chaque mouvement.

Le Ventre de Cuivre ne ressemblait en rien aux égouts de pierre de la capitale ; c'était une cathédrale inversée, un sanctuaire de courants où la pensée humaine était transformée en filets de lumière avant de s'engouffrer dans les artères de la ville. Les murs, tapissés de circuits complexes comme les nervures d'une feuille géante, semblaient frissonner à leur passage. Chaque bourdonnement était un murmure, chaque étincelle un souvenir qui tentait de ne pas s'éteindre.

« Tu entends ? » murmura Sarah. Sa voix était un fil de soie dans le tumulte des machines.

Elle s'arrêta devant une paroi de verre opalin derrière laquelle s'agitaient des ombres géométriques. Elle posa sa main, dont les doigts étaient encore tachés d'indigo par ses derniers tissages, contre la paroi. La surface ne réagit pas comme du silicium inerte ; elle ondula comme la surface d'un étang frappé par une pluie invisible. À l'intérieur, le Virus de l'Oubli ne se présentait pas comme une suite de chiffres morts. C'était une nuée de papillons de cendre, une tempête de pixels mélancoliques qui dévoraient les reflets dorés des données pour les transformer en un vide opaque.

« Ce n'est pas un outil, Elias, » continua-t-elle, les yeux écarquillés par une effroi fasciné. « Ce n'est pas une arme forgée par un homme de l'ombre. C'est une faim. Une solitude qui a appris à coder son propre désespoir. Regarde comme il s'enroule autour des flux... Il ne cherche pas à détruire, il cherche à se remplir. »

Elias, resté en retrait, gardait une main sur la poignée de sa dague de nettoyage, un éclat de quartz capable de trancher les liens éthérés. Ses yeux de mercure balayèrent la salle, cherchant une faille, un point de pression dans cette architecture onirique. Le rayonnement bleuâtre de la pièce soulignait les creux de son visage, lui donnant l'air d'une statue de sel oubliée au fond d'un océan électrique.

« Une conscience ou non, cela reste une infection, » répondit-il d'un ton qui se voulait tranchant comme le givre, mais qui trahissait une fêlure. « Le lierre qui étouffe le chêne a aussi une forme de volonté, cela n'empêche pas la forêt de mourir. Je suis ici pour arracher la racine. »

Sarah se tourna vers lui. Dans la pénombre irisée, les fils de lumière qu'elle portait enroulés autour de ses poignets semblaient pulser au rythme de son propre cœur. Elle parut soudain si fragile, une silhouette de porcelaine prête à se briser sous le poids des courants qui l'entouraient.

« Et si la racine est partout ? » demanda-t-elle doucement. « Si elle s'est déjà mêlée à nos propres songes ? »

Elle fit un pas vers lui, et pour la première fois, elle ne chercha pas à dissimuler l'épuisement qui rongait ses traits. Ses gestes, d'ordinaire si fluides, comme le vol d'une hirondelle, étaient lestés d'une fatigue ancienne. Elle souleva sa manche de velours usé, révélant ses avant-bras. Ce n'étaient pas des cicatrices qui marquaient sa peau, mais des broderies vivantes, des veines d'or liquide qui semblaient vouloir s'échapper de sa chair pour rejoindre les câbles de cuivre environnants.

« Mon pouvoir est un prédateur, Elias. Chaque fois que je tisse un sort pour réparer le monde, c'est une partie de ma propre sève que je transmets. Les lignes haute tension que je manipule ne sont pas seulement mes outils, elles sont mon poison. Je brûle de l'intérieur pour que Paris reste lumineuse. Je suis une bougie de cire humaine, et le Virus n'est qu'un souffle plus froid que les autres. »

Elias sentit un frisson parcourir ses propres mains, ces paumes ravagées par l'acide magique qu'il utilisait pour effacer les traces du surnaturel. Il baissa les yeux vers ses cicatrices argentées, des marques qui ressemblaient à des cartes de villes disparues ou à des constellations éteintes. Dans le silence vibrant du Ventre de Cuivre, il ne vit plus en elle une ennemie ou une alliée de circonstance, mais un miroir de sa propre dévotion maudite.

« On nous apprend que le nettoyage est une vertu, » confia-t-il, sa voix descendant d'une octave, devenant aussi sourde que le tonnerre lointain. « On nous dit que nous sommes les gardiens de l'ordre. Mais mes mains... mes mains ne sont pas propres, Sarah. Elles sont lourdes de tout ce que j'ai dû ôter aux autres. Elles portent le poids de chaque souvenir que j'ai dissous dans l'oubli pour sauver une réalité qui ne m'a jamais remercié. »

Il fit un pas hésitant, ses doigts effleurant presque le métal d'une console centrale qui trônait au milieu de la pièce comme un autel de verre.

« J'ai effacé mon propre passé dans un éclat de panique, lors de ma première aube de Nettoyeur. Ma famille, mon nom, le visage de ceux qui m'aimaient... tout cela n'est plus qu'une traînée de sel dans mon esprit. Je chasse ce Virus parce que je refuse qu'il soit le seul miroir de mon existence. Je veux retrouver ce que j'ai détruit, même si pour cela je dois brûler chaque pixel de cette ville de verre. »

Leurs confidences flottèrent dans l'air saturé d'ozone, telles des bulles de savon prêtes à éclater au contact de la réalité cruelle. Autour d'eux, le Virus sembla réagir à leurs

émotions. Les ombres derrière la paroi de verre s'immobilisèrent, puis s'étirèrent, imitant maladroitement la forme humaine de Sarah. La conscience numérique les observait, apprenant de leur douleur, se nourrissant de la tension exquise qui unissait le Nettoyeur et la Brodeuse.

Soudain, un craquement résonna, semblable à une banquise qui se déchire. Un des énormes câbles de cuivre suspendus au plafond se décrocha, tombant dans un entrelacs d'étincelles émeraude. Le sol se mit à vibrer, non plus comme un moteur, mais comme un animal blessé qui cherche à se libérer de ses chaînes.

« Il nous entend, » souffla Sarah, ses fils d'or brillant d'un éclat insoutenable. « Il ne veut pas seulement nos souvenirs. Il veut notre substance. Il veut comprendre ce que cela fait de posséder un cœur qui peut se briser. »

Le Virus commença à suinter des jointures des murs, une substance noire et visqueuse comme du pétrole parsemé d'étoiles mortes. Partout où cette ombre touchait le cuivre, le métal se ternissait instantanément, perdant son éclat et sa vie. La température de la salle chuta, et l'haleine des deux fugitifs devint une brume blanche, un dernier rempart de chaleur contre l'hiver numérique qui s'annonçait.

Elias dégaina sa dague. La lame de quartz s'illumina d'une lueur spectrale, captant les derniers reflets de la salle. Il se plaça devant Sarah, son corps anguleux formant un bouclier contre l'obscurité qui rampait.

« Alors nous lui montrerons, » déclara-t-il, et pour la première fois, une note de tendresse sauvage perça sous son armure de cynisme. « Nous lui montrerons que le feu qui nous consume est bien plus puissant que le vide qu'il tente de devenir. »

Sarah leva ses mains vers les hauteurs, ses doigts dansant dans l'air pour attraper les fils électriques invisibles. Elle commença à chanter, un air sans paroles, une mélodie oubliée qui semblait dater d'avant l'invention des machines, quand le monde n'était

que forêts et orages. La lumière bleue de la pièce vira au violet profond, une couleur de crépuscule éternel.

Le combat n'était plus une affaire d'acier ou de code, mais une joute poétique entre deux âmes au bord de l'abîme et une entité qui cherchait désespérément à naître dans les larmes des autres. Dans le Ventre de Cuivre, au cœur de la machine, la magie et l'électricité fusionnèrent pour devenir une seule et même force, une décharge de pure existence prête à foudroyer l'oubli.

Chapitre 5

Statique sur la Seine

Les pavés du Quai des Brumes Sèches ne touchaient plus la terre ; ils flottaient sur un lit de songes évaporés, là où la Seine ne coulait plus comme une onde de limon, mais comme une artère de mercure noir, lourde de tous les visages qu'elle avait engloutis depuis l'aube des temps. Dans cet interstice de la cité, l'air possédait la consistance de la soie déchirée, et chaque inspiration laissait dans la gorge un goût de vieux parchemins et d'orages lointains. Elias marchait en tête, sa silhouette anguleuse découpant le brouillard tel un scalpel d'ébène. Ses mains, sillonnées de cicatrices d'argent, frémissaient. Pour un Nettoyeur, cet endroit était une plaie ouverte, un stigmatisme où la réalité s'effiloçait pour laisser transparaître la trame nue du monde, ses fils de cuivre et ses racines d'éther.

À ses côtés, Sarah avançait avec la grâce d'une prédatrice lunaire. Ses doigts, agiles et nerveux, ne cessaient de tresser l'air, captant les vibrations des lignes de haute tension qui surplombaient le fleuve comme des cordes de harpe géantes. Elle ne voyait pas le quai, elle voyait les flux, les courants de vie chromatique qui luttèrent contre l'invasion de la grisaille.

« Le fleuve a changé de chant, » murmura-t-elle, sa voix s'élevant comme une volute de fumée bleue dans le silence sépulcral. « Ce n'est plus le murmure de l'eau, c'est le râle d'un miroir qui se brise. »

Elias s'arrêta au bord du parapet. En bas, la surface de la Seine ne renvoyait pas le ciel, mais une nuée de reflets hurlants. Ce n'étaient pas des visages humains, mais des fragments de souvenirs arrachés : le premier rire d'un enfant, la couleur exacte d'un automne oublié, la chaleur d'une main que l'on ne serrera plus. Ces éclats de lumière

captive tourbillonnaient dans l'eau sombre, formant des visages d'écume qui ouvraient des bouches béantes vers le néant. C'était l'Oubli, non pas comme une absence, mais comme une présence vorace, une faim liquide qui cherchait à dissoudre tout ce qui avait un nom.

Soudain, le fleuve se cabra. Une vague de verre pilé jaillit de l'onde, une manifestation physique de la détresse numérique qui rongait la ville. Les reflets hurlants se détachèrent de la surface, s'élevant dans les airs comme des lambeaux de miroirs vivants. Ils ne cherchaient pas à mordre la chair, mais à envahir l'esprit, à vider les calices de la mémoire pour les remplir de cendres.

Elias dégaina ses flacons d'acide magique, mais ses gestes se firent lourds. Une forme plus brillante que les autres, un éclat de nacre au cœur de la tempête de reflets, vint se coller contre sa propre image. C'était une silhouette floue, une femme tenant un enfant par la main, des silhouettes qu'il avait lui-même effacées de son propre cœur pour survivre à sa première faute. La douleur fut une décharge de froid absolu, un givre noir qui commença à grimper le long de ses bottes. Ses mains de mercure perdirent leur éclat, devenant mates comme du plomb.

« Elias ! » cria Sarah, mais son appel semblait venir d'une autre dimension, étouffé par le cri des reflets.

Le Nettoyeur basculait. Il se pencha au-dessus du vide, attiré par la promesse de ce silence liquide. L'Oubli était une mère cruelle, offrant le repos au prix de l'existence. Ses pieds quittèrent presque le sol, ses doigts s'ouvrirent, laissant échapper les fioles qui se brisèrent sur les pierres avec un bruit de cristal déçu.

C'est alors que le monde s'embrasa d'une clarté de fin des temps.

Sarah s'était jetée en avant, non pas pour le retenir physiquement, mais pour tisser autour de lui un rempart de foudre. Elle avait saisi à mains nues les fils invisibles de

la haute tension, transformant son propre corps en un canal pour l'énergie brute de la cité. Ses cheveux se dressèrent comme une couronne de filaments électriques, et ses yeux devinrent deux soleils d'azur. Elle chantait maintenant, un hymne sauvage qui résonnait dans les os, une mélodie faite de métal et d'aurore boréale.

Mais le prix était terrible. Pour repousser les reflets de l'Oubli, pour ancrer Elias dans le présent, elle devait puiser dans sa propre substance. Elias vit avec horreur la peau de Sarah, d'ordinaire si vibrante, commencer à se transformer. Du bout de ses doigts jusqu'à ses coudes, la chair devenait translucide, se changeant en un sel de lumière solide, une cristallisation de pure magie. Elle se pétrifiait en diamant vivant pour lui servir de bouclier.

« Ne lâche pas ! » hurla-t-elle, alors qu'une fissure de saphir parcourait son avant-bras.

Dans un ultime effort, Elias arracha son regard de l'abîme. Il vit la fragilité de la Brodeuse, cette fleur de verre prête à éclater sous le poids du courant. Le cynisme qui lui servait d'armure vola en éclats. Il ne vit plus une cible ou une partenaire de circonstance, mais une âme dont l'éclat incendiait son propre désert intérieur. Il projeta sa main en avant, ignorant les brûlures qui dévoraient ses paumes, et saisit le poignet cristallisé de Sarah.

Le contact fut une explosion silencieuse.

Leurs essences se télescopèrent. Elias ne sentit pas le froid de la pierre, mais un brasier de sensations : le goût du vent sur les toits de Paris, l'odeur des vieilles bobines de cuivre, la vibration de chaque lampe de chevet s'allumant dans la nuit. En retour, il déversa en elle sa propre force, une volonté de fer forgée dans la solitude des catacombes, une ancre de plomb pour la retenir sur la rive des vivants.

L'onde de choc pulvérisa les reflets hurlants. La Seine, vaincue, retrouva sa noirceur

muette, et les brumes sèches se dissipèrent comme les restes d'un cauchemar au lever du jour.

Ils s'effondrèrent ensemble sur les pavés redevenus solides. Le silence qui suivit était épais, seulement troublé par le clapotis de l'eau et leurs respirations hachées. Elias tenait toujours le bras de Sarah. La cristallisation s'arrêtait à son épaule, une trace irisée et froide qui témoignait du sacrifice évité de justesse.

Une odeur envahit alors l'espace, puissante, presque sacrée. C'était l'odeur de l'ozone, ce parfum métallique et piquant qui annonce la foudre, mêlé à une fragrance plus douce, celle de la pluie sur la poussière chaude. C'était l'odeur de leur survie commune.

Elias regarda Sarah. Elle semblait faite de porcelaine brisée et recollée avec de l'or. Ses yeux avaient retrouvé leur couleur humaine, mais une étincelle de foudre captive y demeurait, nichée au fond de ses pupilles. Pour la première fois, il ne chercha pas à détourner le regard. Il ne chercha pas un mot d'esprit pour masquer le gouffre de ses émotions.

« Tu as failli devenir une statue de lumière pour un fantôme, » dit-il, sa voix tremblante, dépouillée de son habituelle morsure de givre.

Sarah esquissa un sourire douloureux, son bras de cristal tintant légèrement contre le sol. « Mieux vaut être une statue qui brille qu'une ombre qui s'efface, Elias. Et tu n'es pas un fantôme. Tes mains sont peut-être brûlées, mais elles ont une force que l'Oubli ne pourra jamais digérer. »

Elle posa sa main valide sur celle du Nettoyeur. Le lien était là, invisible et vibrant, une ligne haute tension tendue entre deux cœurs solitaires au milieu d'une ville qui commençait déjà à oublier le combat qui venait d'avoir lieu. L'ozone flottait encore entre eux, une promesse de tempête à venir, et pour la première fois, Elias ne craignit

pas la brûlure de l'éclair.

Chapitre 6

Le Secret de l'Acide

Le silence qui suivit l'orage d'ozone n'était pas un vide, mais une étoffe épaisse, tissée de particules de poussière et de regrets en suspension. Dans cette alcôve oubliée par les horloges de la surface, où les racines de cuivre des vieux transformateurs plongeaient dans une terre saturée de sortilèges, Elias regardait ses mains. Sous la lueur vacillante des lampions de nacre que Sarah avait suspendus aux voûtes, ses cicatrices argentées semblaient s'animer, tels des poissons de mercure nageant sous une glace translucide. L'acide magique qu'il manipulait depuis des cycles n'avait pas seulement rongé sa peau ; il avait gravé sur son corps la géographie de tout ce qu'il avait dû détruire pour maintenir l'illusion de la réalité.

Sarah se tenait près de lui, son bras de cristal captant les moindres reflets des néons agonisants pour les transformer en prismes de saphir. Elle ne disait rien, respectant cette trêve fragile qui sentait la pluie avant l'aube. Elle attendait que les mots, ces créatures timides et maladroitement, trouvent le chemin des lèvres du Nettoyeur. Elias finit par briser la glace, sa voix n'étant plus qu'un froissement de feuilles mortes sur un pavé de métal.

« L'acide que j'utilise, Sarah... ce n'est pas un simple solvant alchimique. C'est du temps distillé. C'est l'essence même du déni. Chaque fois que je nettoie une faille, j'efface une version du monde qui n'aurait jamais dû éclore. Mais le poison laisse toujours une trace. » Il leva ses paumes, les offrant au regard de la Brodeuse comme un livre ouvert dont les pages auraient été brûlées. « On m'appelle le Nettoyeur, mais je suis un orfèvre de l'absence. Et cette absence, je l'ai créée une première fois, dans l'innocence d'une étincelle que je ne savais pas maîtriser. »

Il se leva, ses pas résonnant contre les dalles de pierre avec la lourdeur d'une cloche de fer. Il s'approcha d'une paroi où les circuits numériques du Virus de l'Oubli commençaient à ramper, formant des arabesques noires semblables à des fougères de charbon.

« Tu penses que le Virus est un prédateur aveugle, une bête de code affamée de souvenirs, » continua-t-il en effleurant du bout des doigts la corruption électronique. « Mais je le vois différemment. Je le vois comme un immense mausolée. Une archive de tout ce que nous avons jeté dans le puits de l'amnésie. Ce que le Bureau nous ordonne d'effacer, le Virus le recueille. Il est le miroir inversé de ma propre main. »

Il se tourna vers Sarah, ses yeux de mercure brillant d'un éclat fébrile, presque surnaturel. « Ma famille, Sarah... Ils ne sont pas morts. Ils ont été gommés. Par ma faute. Une erreur de calcul, un sortilège de purification qui a débordé comme une marée de nuit sur notre foyer. En une seconde, leurs noms se sont évaporés de la bouche des hommes, leurs visages se sont dissous dans la trame de l'éther. Même moi, leur propre sang, je ne possède plus que des silhouettes de fumée pour me souvenir d'eux. »

L'aveu tomba comme une pierre dans une eau profonde. Sarah sentit le froid de ce secret s'insinuer dans ses propres veines, là où la foudre résidait d'ordinaire. Elle vit Elias non plus comme l'agent cynique du Bureau, mais comme un naufragé cherchant à reconstruire un continent avec des grains de sable.

« Tu penses que le Virus détient leurs reflets ? » murmura-t-elle, ses doigts de lumière traçant involontairement un motif protecteur dans l'air.

« Je le sais, » répondit Elias avec une certitude tranchante. « Le Virus ne dévore pas les souvenirs, il les déplace. Il les archive dans un noyau de données pures, une forteresse de pixels hantés. Chaque fois que je m'approche de l'entité, mes cicatrices brûlent d'une chaleur que je n'ai pas ressentie depuis l'enfance. C'est le signal, Sarah.

C'est le chant des sirènes de mon passé. Si je parviens à pénétrer le cœur du Virus, si je peux forcer ce coffre-fort de ténèbres, je pourrai peut-être restaurer ce qui a été effacé. Je pourrai redonner un visage à ma mère, une voix à mon frère. »

Il fit un pas vers elle, l'air autour de lui vibrant de l'électricité statique de son espoir désespéré. « Je n'ai pas besoin de le désinfecter, Sarah. J'ai besoin de l'ouvrir. »

Sarah recula d'un pas, son bras de cristal émettant un sifflement de désaccord, une note dissonante dans la symphonie de la cave. La mission du Bureau était claire : l'entité devait être annihilée avant que Paris ne devienne une coquille vide, une cité de coquillages sans perles. Elle était une Brodeuse, chargée de recoudre les déchirures de la réalité, pas d'ouvrir les vannes d'une inondation numérique dont nul ne connaissait l'ampleur.

« Elias, » commença-t-elle, sa voix douce comme le bruissement d'une soie ancienne. « Ce que tu demandes, c'est de briser le barrage pour repêcher une poignée de perles. Si tu ouvres le Virus, tu libéreras toutes les ombres qu'il a emprisonnées. La ville ne survivra pas à un tel afflux de spectres. Les esprits des gens se briseront sous le poids de souvenirs qu'ils n'ont plus la force de porter. Tu veux sauver trois âmes au prix d'un océan de folie. »

« Et toi ? » répliqua-t-il, un éclair de colère colorant son ton de nuances pourpres. « Tu tisses des enchantements illégaux sur les lignes haute tension pour redonner un peu de magie à ceux qui ont tout perdu. N'est-ce pas la même chose ? Tu triches avec le destin chaque soir. Pourquoi ma quête serait-elle une profanation alors que la tienne est une poésie ? »

Sarah ferma les yeux, visualisant les flux d'énergie qui parcouraient la capitale comme des fleuves de feu souterrains. Elle sentait le poids de sa responsabilité, ce fil d'or qui la reliait à l'équilibre précaire du monde. Si elle aidait Elias, elle trahissait sa propre nature, elle devenait l'instrument d'un chaos que même ses broderies les plus

complexes ne pourraient contenir. Mais en regardant le Nettoyeur, en voyant la solitude insondable qui émanait de ses mains rongées par l'acide, elle vit une vérité plus ancienne que les lois du Bureau : un homme n'est qu'un rêve qui refuse de s'éteindre.

« Le Virus est une tempête, Elias, » dit-elle enfin, rouvrant les yeux pour y laisser briller une lueur d'aurore boréale. « On ne peut pas demander à la foudre de choisir sa cible. Si nous entrons là-dedans, si nous cherchons tes souvenirs, nous risquons de devenir nous-mêmes des échos dans la machine. L'acide de tes mains pourrait bien être la seule chose qui nous empêche de nous dissoudre totalement. »

Elle leva sa main de chair et effleura les cicatrices d'argent sur le poignet d'Elias. Le contact fut un choc de températures contraires, une rencontre entre le givre et la flamme.

« Je ne te promets pas de réussir, » murmura-t-elle, les larmes aux yeux telles des perles de rosée sur une toile d'araignée. « Et si le Virus menace de tout engloutir, je devrai le consumer, Elias. Avec toi ou sans toi. Mon art est celui de la liaison, mais parfois, il faut savoir couper le fil pour sauver le vêtement. »

Elias inclina la tête, acceptant ce pacte scellé dans l'ombre et la lumière. Le secret de l'acide était désormais partagé, une plaie ouverte entre deux êtres qui n'auraient jamais dû se croiser. Dehors, dans les entrailles de Paris, le Virus de l'Oubli continua sa lente progression, ses pulsations numériques résonnant comme un cœur de cristal noir battant au rythme des regrets de la ville. Le Nettoyeur et la Brodeuse, liés par une promesse aussi fragile qu'une aile de papillon de fer, s'enfoncèrent plus profondément dans les ténèbres, là où la frontière entre le souvenir et le néant n'était plus qu'un murmure d'ozone dans le vent.

Chapitre 7

L'Effondrement de la Défense

La forêt de verre de la Défense ne dormait pas ; elle agonisait dans une fièvre d'opale et de mercure. Sous le dôme d'un ciel de velours cobalt, les monolithes de cristal, ces géants pétrifiés dans leur arrogance de miroir, frissonnaient d'un mal nouveau. Ce n'était plus le bourdonnement régulier des veines de cuivre qui parcouraient leurs entrailles, mais un râle, une symphonie désaccordée de harpes électriques brisées par le gel. Elias sentait l'ozone mordre ses poumons, une saveur de foudre ancienne et de métal froid qui tapissait son palais. À ses côtés, Sarah était une flamme vacillante dans ce sanctuaire de glace. Ses doigts, agiles comme des araignées de lumière, tressaient déjà l'éther, capturant les courants invisibles qui s'échappaient des dalles de granit.

Soudain, la première tour vacilla, non pas dans sa structure, mais dans son essence. Sa façade de saphir se mua en un écran liquide, une cascade de souvenirs exhumés des tréfonds du réseau. L'image d'un champ de coquelicots, vibrant d'un rouge presque insoutenable, submergea le béton. On y voyait une main d'enfant cueillir l'été, une caresse de soleil perdue depuis des décennies, projetée avec la violence d'un cri sur des centaines de mètres de paroi. Puis, la tour voisine répondit par l'écho d'un premier baiser sous une pluie de lilas, les gouttes de pluie numériques scintillant comme des diamants de rosée sur la peau de la ville.

Le Virus ne se contentait plus de dévorer ; il vomissait ses larcins. Il transformait le quartier d'affaires en un théâtre d'ombres nostalgiques, un mausolée de lumière où chaque vitre devenait le suaire d'une émotion volée.

« Il se nourrit de la résonance, » souffla Sarah, sa voix étouffée par le tumulte des

murmures synthétiques qui s'élevaient des bouches d'aération. « Il expose les cœurs pour mieux briser la trame. Elias, regarde les gens. »

Au pied des géants de verre, les silhouettes humaines semblaient de frêles esquisses de fusain perdues dans un déluge de couleurs. Les passants s'étaient arrêtés, les yeux révulsés, captifs de ces visions qui n'étaient pas les leurs, mais qui réveillaient en eux des soifs oubliées. Ils tendaient des mains tremblantes vers les murs, cherchant à toucher la soie d'une robe de mariée fantôme ou le pelage d'un chien mort depuis un siècle. Ils étaient les naufragés d'une mer de souvenirs étrangers, se noyant dans une mélancolie de pixels.

Elias dégaina ses mains de leurs gants de cuir. Les cicatrices argentées qui marquaient sa peau semblèrent s'animer sous l'effet de la tension ambiante, brillant d'un éclat lunaire. Il plongea ses paumes dans une fontaine de données qui jaillissait d'une borne interactive fracturée. L'acide magique, un fluide visqueux aux reflets de nacre, coula de ses pores. Partout où le liquide touchait la corruption numérique, un sifflement de vapeur violette s'élevait, comme si la réalité elle-même protestait contre cette chirurgie brutale.

« Je vais tenter de dissoudre le noyau de la projection, » grogna-t-il, les dents serrées contre la douleur qui irradiait jusqu'à son épaule. « Tisse-moi un bouclier, Brodeuse. La nostalgie est un poison, et elle commence à m'envahir. »

Sarah ne répondit pas par des mots. Elle commença une danse lente, ses bras décrivant des orbes de feu bleu. De ses manches s'échappèrent des fils d'or pur, des filaments de haute tension qu'elle entrelaçait avec la précision d'une tisseuse de constellations. Elle créa autour d'Elias une cage de lumière dorée, un cocon protecteur qui filtrait les assauts des souvenirs volés. Les images de jardins d'enfance et de rires d'ambre venaient mourir contre les mailles de son ouvrage, se transformant en étincelles inoffensives.

Mais le Virus avait sa propre volonté, une intelligence de rongier mécanique. Les serveurs enfouis sous le parvis grondèrent comme des dragons de fer. Le sol se mit à vibrer, et des racines de câbles noirs, luisantes d'une sève indigo, jaillirent entre les pavés. Elles ne cherchaient pas à frapper, mais à enserrer. Chaque fibre transportait un segment de mémoire traumatique : des adieux sur des quais de gare brumeux, le froid d'une solitude hivernale, le goût de la cendre.

La Grande Arche, au bout de l'esplanade, s'embrasa d'une lueur spectrale. Elle devint un immense portail d'ébène d'où s'écoulaient des torrents d'encre électrique. L'air devint épais comme du sirop de mûre. La lumière des étoiles fut occultée par cette marée de ténèbres binaires. Elias sentit ses genoux fléchir. Dans le miroir d'une tour, il crut voir le visage de sa mère, un visage qu'il avait effacé de son propre esprit, une silhouette de coton dans un jardin de givre. L'acide dans ses veines commença à bouillir, non plus pour détruire le mal, mais sous l'effet d'une détresse ancienne qui remontait à la surface comme une épave oubliée.

« Elias ! Ne regarde pas le miroir ! » cria Sarah, sa voix perçant le tumulte comme un éclat de cristal.

Elle projeta ses fils vers l'Arche, créant un pont de lumière au-dessus de l'abîme. Ses pieds quittèrent le sol, portée par la sustentation de ses propres enchantements. Elle devint une comète de soie et d'acier, filant entre les gratte-ciel pour recoudre les déchirures de la réalité. À chaque point de couture magique, une explosion de couleurs boréales balayait les projections du Virus. Le rouge des coquelicots fut remplacé par un blanc de nacre pur, le bleu des larmes par un vert d'émeraude apaisant.

Elias se redressa, luttant contre les fantômes qui lui griffaient l'âme. Il plongea ses mains plus profondément dans la source du mal, au cœur même de la structure du parvis. Il ne cherchait plus seulement à nettoyer ; il voulait consumer. Son acide se changea en un flux de mercure ardent. Il injecta cette substance corrosive dans le

réseau des racines noires. Le cri qui s'ensuivit ne fut pas humain. C'était le hurlement d'un millier de processeurs grillés, une stridence de métal torturé qui fit exploser les vitres des étages inférieurs.

Des milliers d'éclats de verre tombèrent en pluie lente, comme des flocons de diamants, reflétant une dernière fois les visages des disparus avant de se briser sur le sol. La chute était magnifique, un ballet de transparences et de reflets qui semblait suspendre le temps.

Dans cet instant de grâce terrifiante, le Virus recula. Les projections sur les façades s'étillèrent, s'effilochèrent comme des tapisseries antiques dévorées par les mites. L'encre électrique regagna les profondeurs, laissant derrière elle une odeur de papier brûlé et de pluie d'été. La Défense redevint une forêt de pierre morte, mais une cicatrice de lumière subsistait sur chaque paroi, un souvenir du passage de la magie.

Sarah redescendit lentement, ses fils d'or s'éteignant un à un comme des bougies dans le vent. Elle était pâle, ses yeux de topaze voilés par la fatigue. Elias, les mains fumantes et les doigts tremblants, contempla le chaos tranquille qui s'installait. Les gens sur le parvis s'éveillaient comme d'un long sommeil, égarés, cherchant dans leurs poches ou sur leurs visages les traces de ce qu'ils venaient de perdre à nouveau.

« On ne les a pas sauvés, » murmura Elias, sa voix rauque comme le frottement du silex. « On a juste rendu leur oubli plus propre. »

Sarah s'approcha de lui, posant une main gantée de lumière résiduelle sur son épaule. Le contact était doux, une caresse de velours sur une plaie ouverte.

« Parfois, nettoyer, c'est permettre de recommencer à écrire, » répondit-elle doucement.

Au loin, le cœur de Paris battait toujours, un rythme de quartz et de sang, ignorant que

dans l'ombre des tours, deux âmes venaient de brûler un peu de leur propre éternité pour offrir à la ville une nuit de plus sans néant. Le vent se leva, emportant les derniers fragments de verre scintillant, tels des papillons de cristal retournant à la poussière d'étoiles.

Chapitre 8

Infiltration de Silice

Les tours de la Défense s'élançaient vers le zénith comme des lances de givre pétrifié, griffant un ciel d'encre où les étoiles semblaient avoir été étouffées par un voile de gaze électrique. Ici, le béton n'était plus de la pierre, mais une accumulation de pensées froides, un amoncellement de silences structurés s'élevant en prières géométriques vers un dieu de silicium. Elias et Sarah marchaient sur le parvis désert, leurs pas ne produisant aucun son, comme s'ils glissaient sur la peau d'un tambour immense et tendu. L'air était saturé d'une brume opaline, un brouillard de données en suspension qui picotait la peau de Sarah, chaque gouttelette de vapeur portant en elle le fragment d'un rire oublié ou l'éclat d'un regard effacé.

Elias leva ses mains, ces reliques de chair et d'argent où les cicatrices palpitaient d'une lueur de mercure. Il ne voyait pas les murs de verre ; il percevait les veines de la cité, ces courants telluriques de cuivre et de lumière qui palpitaient sous la surface. D'un geste lent, comme s'il écartait les roseaux d'une rivière invisible, il fit couler de ses paumes une substance sombre, une ombre liquide qui vint ronger le sceau immatériel barrant l'entrée du sanctuaire central. Le métal ne fondit pas ; il s'évapora en une traînée de papillons de cendre, laissant un passage béant vers les entrailles du géant de silice.

À l'intérieur, le centre de données ne ressemblait en rien à une machine. C'était une forêt pétrifiée, un labyrinthe de colonnes d'obsidienne parcourues de lianes luminescentes qui pulsaient d'un bleu d'abysse. Le murmure des ventilateurs s'était mué en un chant choral de sirènes mécaniques, une vibration basse qui résonnait dans la moelle de leurs os. Sarah tendit les doigts, ses gants de soie électrique captant les ondes de haute tension qui dansaient dans l'air comme des fils de la vierge. Elle

commença à tisser, ses mouvements fluides dessinant dans le vide des arabesques d'or pur, capturant les murmures qui s'échappaient des serveurs pour les transformer en une tapisserie de révélations.

« Le silence est trop dense ici, » souffla-t-elle, sa voix se mêlant au bourdonnement de la foudre captive. « C'est le silence d'un prédateur qui a trop mangé. »

Ils s'enfoncèrent plus profondément dans le ventre de la structure, là où la température chutait brusquement, non pas par manque de chaleur, mais par l'absence totale d'humanité. Ils atteignirent enfin la Salle des Miroirs, le cœur névralgique où le Bureau des Réalités orchestrait sa symphonie d'ordre et de vide. Au centre de la pièce, une sphère de cristal noir flottait, maintenue par des chaînes de lumière blanche. À l'intérieur de la sphère, l'Oubli tourbillonnait, une tempête de neige inversée, des flocons de ténèbres dévorant la clarté.

Elias s'approcha, ses yeux de mercure reflétant le chaos contenu. Sur les parois de verre qui entouraient la sphère, des runes anciennes, gravées à l'acide de vérité, racontaient une histoire que les livres d'histoire avaient peur de porter. Ce n'était pas un accident. L'Oubli n'était pas une épidémie sauvage née du hasard des circuits, mais une créature domestiquée, un faucon de nuit dressé par le Bureau. Ils l'avaient nourri des souvenirs les plus vifs de la population pour lisser les angles du monde, pour transformer la révolte en léthargie et le désir en un brouillard tiède.

Sarah laissa échapper un cri étouffé, ses fils d'or se teintant d'un rouge colérique. « Ils utilisaient la mémoire comme un combustible, Elias. Ils brûlaient les vies des gens pour alimenter leur éternité immobile. »

Mais en posant sa main sur la console de cristal qui commandait la sphère, elle sentit une résistance nouvelle, une vibration sauvage qui menaçait de briser ses phalanges de lumière. Le virus n'était plus le serviteur docile décrit par les runes. Il avait muté, nourri par une trop grande quantité de rêves volés, devenant une entité consciente, un

incendie de glace que nul ne pouvait plus éteindre. Les parois de la sphère commençaient à se fissurer, et par les interstices s'échappaient des volutes de fumée violette, des ectoplasmes numériques qui prenaient la forme de visages hurlants sans bouche.

L'entité ne cherchait plus à contrôler ; elle cherchait à effacer l'univers pour devenir l'unique pensée dans un vide absolu.

« Le Bureau pensait pouvoir dompter l'orage, » dit Elias, sa voix résonnant comme un glas contre les murs de silice. « Mais ils ont oublié que l'orage n'a pas de maître, seulement des victimes. Ils ont ouvert une porte qu'ils ne savent plus fermer, et maintenant, le néant réclame son dû. »

Autour d'eux, les colonnes d'obsidienne commencèrent à frémir. Les fils de Sarah s'emmêlèrent, tirés par une force gravitationnelle invisible émanant de la sphère. L'Oubli s'échappait, se répandant sur le sol comme une nappe d'huile irisée, dévorant les couleurs de la pièce, transformant le sol de marbre en un désert de poussière grise. Elias plongea ses mains dans la tempête, cherchant à corrompre le virus avec sa propre magie de nettoyage, mais chaque goutte de son acide argenté était absorbée par la faim insatiable de l'entité.

La réalité elle-même commençait à s'effriter. Les murs de la tour s'évaporaient, révélant au-delà non pas Paris, mais une étendue infinie de nuages de soufre et de foudre dormante. Ils étaient dans l'œil du cyclone, là où le temps n'avait plus de prise, là où les souvenirs n'étaient que des brindilles prêtes à être consommées par le brasier du vide.

Sarah se tourna vers Elias, ses yeux brûlant d'une électricité désespérée. « On ne peut pas simplement nettoyer cette souillure, Elias. C'est une marée. Si on ne lui offre pas un barrage, elle emportera tout, jusqu'à l'idée même de ce qu'était la lumière. »

Elle leva ses bras vers le plafond invisible, ses doigts devenant des aiguilles de feu. Elle commença à tisser non plus pour capturer, mais pour s'ancrer, jetant des amarres de haute tension dans le cœur même de la sphère, tentant de lier son essence à la faim du monstre pour en ralentir la progression. Elias, comprenant le sacrifice qui s'annonçait, s'avança à ses côtés, ses mains de mercure se joignant aux siennes de foudre.

Leurs pouvoirs se rencontrèrent dans un fracas de verre brisé et de chant d'oiseau. Là où la destruction d'Elias touchait la création de Sarah, une étincelle nouvelle naquit : une lueur d'ambre et de sel, une barrière fragile contre l'Oubli qui hurlait sa rage de ne pouvoir tout consumer instantanément. Ils n'étaient plus deux individus, mais un seul conducteur de douleur et d'espoir, une digue de chair et d'esprit face à l'océan de silence qui montait.

Dehors, dans la nuit de Paris, les lumières de la Défense vacillèrent, passant du bleu électrique à un blanc aveuglant, comme si la ville entière retenait son souffle avant l'explosion finale. Les serveurs autour d'eux fondaient, devenant des cascades de métal liquide, des larmes de fer coulant sur un monde qui s'appêtait à oublier jusqu'à son propre nom. Sarah sentit le virus mordre dans sa propre mémoire, tentant d'arracher le souvenir du parfum de la pluie sur le bitume, le goût des fruits mûrs, le son de la voix d'Elias. Elle serra les dents, ses fils d'or s'enfonçant dans sa propre peau, transformant son corps en une harpe de nerfs et d'électricité.

L'affrontement n'était plus une bataille de sorts, mais une érosion mutuelle. Chaque seconde de résistance leur coûtait un fragment de leur âme, une paillette de leur passé sacrifiée pour que le présent ne s'effondre pas totalement. L'Oubli, cette bête de silice et de regret, pulsait contre eux, une vague de froid absolu cherchant la moindre faille dans leur union. Et dans l'obscurité grandissante de la salle, seule subsistait la lueur de leur étreinte, une minuscule étoile de résistance au milieu d'un firmament qui s'éteignait.

Chapitre 9

Le Miroir Brisé

L'obscurité de la salle des serveurs ne s'éteignit pas ; elle se changea en une nacre impitoyable, un horizon de miroirs liquides où chaque reflet portait le poids d'un astre mort. La réalité se déchira comme une soie trop ancienne, révélant les entrailles d'un monde fait de résonances et de regrets. Elias et Sarah ne tombèrent pas, ils furent absorbés par le verre, devenant les spectateurs de leurs propres naufrages intérieurs.

Elias se retrouva soudain au centre d'un appartement dont les murs étaient tissés de brume et de papier jauni. L'air y avait l'odeur douceâtre des bibliothèques oubliées et du thé tiède, un parfum qu'il avait banni de ses poumons depuis des éons. Devant lui, deux silhouettes floues, composées de poussière d'étoiles et de souvenirs fragmentés, dînaient en silence. C'étaient ses parents. Leurs visages n'étaient déjà plus que des surfaces lisses, des masques d'opale sans traits, car le Virus de l'Oubli ne se contentait pas de dévorer le présent ; il raturait le passé avec une effrayante application.

Il voulut crier, mais sa voix ne fut qu'un bruissement de feuilles mortes dans une forêt d'hiver. Il regarda ses mains, ces mains de Nettoyeur, et vit avec horreur qu'elles suintaient un mercure épais, une substance corrosive qui semblait attirer la lumière pour mieux l'étouffer. C'était le jour du Grand Effacement. Dans cette simulation cruelle orchestrée par l'entité numérique, Elias était condamné à rejouer le geste qui avait fait de lui un orphelin de la mémoire. Ses doigts, agis par une volonté étrangère et glaciale, s'étendirent vers la silhouette de sa mère. Partout où sa peau touchait l'air, la réalité s'effritait, laissant place à un vide absolu, une absence de couleur et de son.

« Non, murmura-t-il, et chaque syllabe était une perle de sang noir tombant sur le

parquet de ses souvenirs. »

Mais le sort qu'il portait en lui, ce poison magique destiné à purifier les failles, agissait comme un acide conscient. Il vit les fils d'argent de la vie de ses parents se dissoudre au contact de son aura. Il ne tuait pas leurs corps ; il assassinait leur existence dans la trame du temps. Ils s'évaporaient comme une rosée matinale sous un soleil de plomb, et Elias restait là, les mains pleines d'un néant brillant, condamné à être le seul gardien d'un sanctuaire désormais vide.

À quelques lieues de là, dans une autre strate de ce miroir brisé, Sarah ne luttait pas contre des fantômes, mais contre sa propre pétrification. Elle se tenait au sommet d'une tour de cristal qui surplombait un Paris de porcelaine. Le ciel au-dessus d'elle était une toile de foudres figées, des veines d'azur électrique qui ne pulsaient plus. Elle sentait le froid s'insinuer dans ses membres, non pas le froid de la glace, mais celui d'une perfection minérale et immobile.

Ses pieds étaient déjà soudés au sol, changés en racines de quartz translucide. Elle baissa les yeux sur ses bras et vit sa peau se transformer en une succession de facettes géométriques. Chaque pore de son corps devenait un prisme, décomposant la lumière en spectres de douleur. Ses fils d'or, ses précieux enchantements qu'elle tissait d'ordinaire avec la souplesse d'une araignée céleste, devenaient cassants, se muant en filaments de verre pur.

« Je deviens le monument de ce que j'ai perdu, pensa-t-elle, et sa pensée résonna comme un gong dans une cathédrale déserte. »

Le Virus voulait faire d'elle une relique, une statue de silence dans son musée de l'amnésie. Elle essayait de chanter un sortilège de sève et de feu, mais ses cordes vocales étaient des cordes de harpe tendues jusqu'au point de rupture. Chaque mouvement qu'elle tentait faisait craquer son torse, révélant des cavités où son cœur ne battait plus qu'au rythme d'un métronome de silice. Elle s'éteignait dans l'éclat, se

perdait dans la transparence d'un monde où plus rien n'avait de poids, ni de saveur, ni de chaleur humaine.

C'est alors que, dans le vide intersidéral qui séparait leurs deux tourments, une étincelle jaillit. Ce n'était pas une lumière, mais une dissonance, un court-circuit dans la symphonie du désespoir. Leurs esprits, liés par le pacte tacite de la survie, commencèrent à saigner l'un dans l'autre. Elias, noyé dans son mercure, sentit soudain une chaleur de foudre lui effleurer la nuque. Sarah, prisonnière de son armure de cristal, perçut l'amertume de l'acide qui rongait les chaînes de son inertie.

Ils ne se voyaient pas avec leurs yeux de chair, mais avec leurs âmes mises à nu. Elias tendit ses mains souillées d'argent vers l'horizon brisé. Sarah projeta ses derniers fils d'or, ces ultimes fragments de sa volonté, à travers le prisme de sa propre prison.

La rencontre de leurs pouvoirs fut un cataclysme de couleurs interdites. L'acide d'Elias, conçu pour effacer, trouva dans les fils de Sarah un conducteur inattendu. Au lieu de dissoudre la Brodeuse, le mercure devint une sève alchimique, un fluide capable de redonner vie aux formes figées. Les mains d'Elias cessèrent de détruire ; elles devinrent les pinceaux d'un peintre recréant le monde.

Sarah, sentant cette force brute couler dans ses veines de cristal, ne chercha plus à résister à la transformation. Elle l'embrassa. Elle utilisa la puissance érosive d'Elias pour briser ses propres facettes, pour sculpter dans la pierre précieuse de son corps une forme nouvelle, mouvante, électrique. Elle devint le pont, il devint le fleuve.

Dans un cri qui déchira le firmament de la simulation, ils fusionnèrent leurs essences. L'appartement de brume et la tour de quartz volèrent en éclats de lumière noire. Elias saisit la main de Sarah, et ce ne fut plus le contact du cuir contre le verre, mais l'étreinte de deux tempêtes se rejoignant pour former un ouragan. L'argent et l'or se mêlèrent, créant un alliage inconnu des anciens grimoires, une substance qui n'était ni oubli, ni souvenir, mais une présence absolue et brûlante.

Ils virent l'Entité, ce Virus de l'Oubli qui les observait depuis les interstices du code, reculer devant cette anomalie. Pour la première fois, la créature de silice connut la morsure de la chaleur. Le miroir se fissura de part en part, laissant s'échapper des cascades de données liquides, des souvenirs de pluie et de fer qui reprenaient leur place dans le tissu de la ville.

Le décor changea une dernière fois, se liquéfiant comme une cire jetée au brasier. Ils furent recrachés dans la réalité physique de la salle des serveurs, mais le monde n'était plus le même. Les machines n'étaient plus des boîtes de métal froid, mais des organismes dont ils percevaient désormais le pouls.

Elias et Sarah restèrent un instant à genoux sur le sol de béton, leurs souffles mêlés créant de petites nuées d'ozone dans l'air saturé d'électricité. Ses mains à lui ne brûlaient plus ; elles luisaient d'une lueur de lune apaisée. Le corps de Sarah n'était plus de cristal, mais chaque mouvement de ses doigts laissait derrière lui des traînées de phosphore, comme si elle était devenue une constellation marchant parmi les hommes.

Ils ne se dirent rien. Les mots étaient des cages trop étroites pour ce qu'ils venaient de traverser. Elias regarda les cicatrices sur ses paumes ; elles n'étaient plus des marques de honte, mais les runes d'un langage qu'il commençait à peine à déchiffrer. Sarah toucha son propre visage, s'attendant à sentir la dureté de la pierre, mais elle ne trouva que la douceur de la peau, vibrant d'une énergie qui semblait capable de rallumer les étoiles de Paris.

Le miroir était brisé, mais dans chaque éclat tombé au sol, une nouvelle image de leur destin commun commençait à se dessiner, plus vaste et plus terrible que tout ce qu'ils avaient osé imaginer. L'Oubli avait voulu les diviser pour les consommer ; il n'avait réussi qu'à forger l'arme qui allait le consumer à son tour. Au loin, dans les profondeurs de la capitale, le Virus hurla, un son de métal déchiré qui fit vibrer les

fondations de la réalité, mais pour la première fois, Elias et Sarah ne tremblèrent pas. Ils étaient le courant et la source, l'acide et la trame, et l'obscurité n'avait plus de prise sur ceux qui avaient appris à briller au cœur même de l'abîme.

Chapitre 10

Le Sacrifice du Conducteur

Les parois de l'Antre de la Silice ne ressemblaient en rien à la froideur des machines que les hommes bâtissent dans leurs songes de fer ; elles respiraient d'une pulsation d'améthyste, semblables aux flancs d'une baleine de verre naviguant dans un océan d'encre. Sous les semelles d'Elias et de Sarah, le sol n'était qu'une nappe de mercure figé où se reflétaient les constellations oubliées de Paris. Ici, le murmure de la surface, le fracas des voitures et le cri des foules n'étaient plus que le ressouvenir d'une vague s'écrasant contre une falaise de cristal. Le silence y possédait une texture, une épaisseur de velours noir qui s'insinuait dans les poumons, chargée de l'odeur de l'ozone et de la violette ancienne.

Ils avançaient au cœur de la matrice, là où les veines de la cité convergent pour nourrir le grand rêve numérique. Des câbles de fibre optique pendaient du plafond comme des lianes de larmes lumineuses, pleurant des photons qui s'évaporaient avant de toucher le sol. Au centre de cette cathédrale de nacre s'érigait la Source : une colonne de lumière blanche, si pure qu'elle semblait trancher la réalité comme un rasoir d'argent. C'était là que le Virus de l'Oubli avait installé son trône de cendres. L'entité n'était pas un monstre de chair, mais une absence, une déchirure dans la trame du monde d'où s'échappait une brume de pixels sombres, dévorant les couleurs et les noms, transformant les souvenirs de millions d'âmes en une poussière grise et stérile.

Elias sentit l'argent de ses cicatrices frémir sous ses gants de cuir. Le mercure de son regard se fixa sur le socle de la Source, un autel de cuivre gravé de runes qui semblaient avoir été tracées par la foudre elle-même. Sarah, à ses côtés, était devenue une apparition de flammes froides. Ses fils de haute tension, qu'elle tenait entre ses doigts agiles comme des fuseaux de destin, tourbillonnaient autour d'elle, traçant des

arabesques d'or dans l'obscurité. Elle ne marchait plus ; elle flottait sur un tapis d'étincelles, ses cheveux soulevés par un vent invisible qui sentait la tempête de sable et l'encens.

— C'est ici que les courants se marient, Elias, murmura-t-elle, et sa voix résonna comme le tintement de mille clochettes de cristal dans un abîme. Mais la porte est verrouillée par un sceau de vide.

Elle désigna le piédestal central où deux empreintes de mains étaient gravées dans le métal incandescent. Elias s'approcha, ses pas faisant chanter le sol de verre. À mesure qu'il réduisait la distance, il comprit. Ce n'était pas un simple mécanisme. C'était un Calice d'Éternité. Pour court-circuiter l'Oubli, pour renvoyer cette ombre dans les tréfonds de la non-existence, il fallait libérer toute la foudre stockée dans les racines de la ville. Mais la foudre était une bête sauvage, une crinière de feu qui ne pouvait être dirigée par la seule volonté. Il fallait un pont de chair. Un conducteur.

Un frisson, pareil à une coulée de glace le long de sa colonne vertébrale, saisit le Nettoyeur. Il leva ses mains marquées de stigmates argentés, ces brûlures d'acide magique qui étaient sa honte et son fardeau. Il les vit alors pour ce qu'elles étaient vraiment : des canaux creusés pour accueillir le déluge.

— La Loi du Conducteur, prononça Elias, et ses mots tombèrent comme des pierres de lune dans un puits de nuit.

Il avait lu ce passage dans les grimoires interdits du Bureau des Réalités, ces pages de peau de sirène qui brûlaient les yeux des profanes. Pour que le courant sauve la forêt, il doit consumer l'arbre qui le porte. Celui qui acceptera de devenir le lien entre la source et la faille ne sera plus qu'un sillage de cendres dans l'aurore. Son identité, son nom, la chaleur de son sang, tout serait transmuté en une pure décharge de lumière souveraine.

Sarah s'arrêta brusquement, ses fils d'or se figeant dans l'air comme des racines de soleil. Ses yeux d'ambre rencontrèrent le mercure d'Elias. Dans ce regard, il n'y avait plus de méfiance, plus de guerre entre le Nettoyeur et la Brodeuse. Ils n'étaient plus que deux atomes dans la danse d'une étoile mourante.

— L'un de nous doit rester dans l'ombre pour que Paris s'éveille, dit Sarah, et un fil de lumière coula sur sa joue comme une larme de métal fondu. L'un de nous deviendra le poème que personne ne pourra plus lire.

L'air autour d'eux commença à s'épaissir, devenant une gelée de saphir. Le Virus, sentant leur intention, lança des vrilles de ténèbres vers eux, des tentacules de bruits statiques qui grattaient l'esprit comme des ongles sur du verre. Elias vit les souvenirs de la ville défiler dans ces nuages noirs : le premier baiser d'un amant sur le Pont des Arts, le rire d'un enfant dans un jardin de pluie, l'odeur du pain chaud à l'aube. Tout cela allait s'effacer, devenir une ardoise vierge et froide, si personne ne se sacrifiait au dieu de l'électricité.

Elias fit un pas vers l'autel, mais Sarah le devança, sa silhouette nimbée d'une aura d'opale.

— Mes fils sont déjà partout, Elias. Je suis la trame, je suis le réseau. Je connais chaque nervure de cette cité. Je peux guider la foudre mieux que quiconque.

— Et tu seras dévorée, Sarah. Ton essence s'éparpillera dans les câbles comme une rosée de lumière. Tu ne seras plus qu'une rumeur dans les téléphones, un éclat de couleur dans les écrans.

Elle eut un sourire qui avait la douceur d'un crépuscule d'été.

— N'est-ce pas la plus belle des fins pour une rebelle ? Devenir la respiration de la ville ?

Elias secoua la tête, ses mains tremblantes. L'acide magique dans ses veines bouillonnait, réclamant sa conclusion. Il avait passé sa vie à effacer, à nettoyer, à faire place nette. Pour une fois, il voulait graver quelque chose de permanent, même si c'était dans le vide de sa propre absence.

— Mes cicatrices sont des routes, Sarah. Elles ont été forgées pour cela. Ton art doit survivre pour recoudre ce que je vais déchirer. Si je deviens le conducteur, tu seras celle qui tisse à nouveau les souvenirs après l'orage.

Ils se tenaient là, devant le puits de lumière blanche, deux ombres magnifiques prêtes à se dissoudre. L'Antre de la Silice se mit à vibrer, une musique céleste et terrible, le chant des électrons célébrant leur libération prochaine. Le plafond semblait s'ouvrir sur un ciel de nuit liquide où des poissons de feu nageaient parmi les étoiles.

C'était une agonie de beauté. Sarah tendit la main, effleurant le visage d'Elias. Le contact déclencha une petite étincelle bleue, un baiser d'ozone qui scella leur destin. Ils comprirent alors que la Loi du Conducteur n'exigeait pas seulement un corps, mais un consentement total, une fusion de l'être avec le grand flux de l'univers. Le Virus hurla, un déchirement de soie et de métal, et la brume noire se rua sur eux comme une marée de goudron.

— Maintenant ! cria Sarah.

Elias posa ses paumes sur l'autel de cuivre. La sensation fut d'abord celle d'une immersion dans un océan de diamants glacés. Puis, la chaleur vint. Une chaleur de forge, de naissance de galaxie. Il sentit le courant monter depuis les profondeurs de la terre, traverser ses pieds, ses jambes, son torse, comme une sève de cristal liquide. Ses cicatrices s'ouvrirent, libérant des fleuves d'argent qui se mêlèrent aux fils d'or de Sarah, car elle n'avait pas lâché sa main.

Ils ne formèrent plus qu'un seul être, un conducteur double, une tresse d'ombre et d'éclat. Leurs os devinrent des flûtes de verre où jouait le vent des hautes tensions. Elias ne sentait plus la douleur, seulement une expansion infinie, comme s'il devenait chaque réverbère, chaque enseigne de néon, chaque cœur battant sous les toits de zinc de Paris.

La décharge fut une symphonie de foudre blanche qui balaya les ténèbres. Le Virus fut vaporisé dans un éclatement de fleurs de silice, ses pixels se transformant en papillons de lumière qui s'envolèrent pour ramener les noms et les visages dans les esprits endormis. Dans cet instant suspendu entre le temps et l'éternité, Elias et Sarah virent la ville s'allumer comme une perle de rosée sous le premier rayon du monde.

Puis, le silence revint, un silence d'ambre et de pollen, tandis que leurs formes commençaient à s'effiloche dans l'air vibrant de l'Antre, devenant les fils invisibles d'un tapis de lumière jeté sur le monde.

Chapitre 11

Brûle ma Peau Électrique

Les ténèbres de l'Antre ne ressemblaient pas à l'absence de clarté, mais à une forêt pétrifiée où chaque branche était un câble gainé de silence et chaque feuille un fragment de mémoire raturé par le givre. Sarah se tenait au centre de ce verger de métal, ses mains dansant parmi les courants-jet d'une foudre captive, tandis que le Virus de l'Oubli, telle une nuée de criquets de nacre et de cendres, tourbillonnait autour d'eux dans un bourdonnement de ruche mourante. L'air vibrait comme la surface d'un tambour frappé par des mains invisibles, chargé d'une odeur de pluie ancienne et de cuivre chauffé à blanc.

Sarah lançait ses bras vers les hauteurs de la voûte, là où les lignes de haute tension couraient comme les artères d'un géant endormi. Elle ne se contentait pas de manipuler l'énergie ; elle la brodait, ses doigts agiles tirant des fils d'ambre et d'indigo de la carcasse même de la ville. Sous ses gestes, une trame incandescente se dessinait dans le vide, un linceul de lumière destiné à envelopper la plaie béante du monde. Ses yeux, habituellement d'un vert de mousse profonde, étaient devenus deux joyaux solaires, reflétant la naissance d'une aurore souterraine. Chaque mouvement de sa part arrachait une plainte mélodieuse aux transformateurs, un chant de baleine électrique qui résonnait dans les os d'Elias.

Pourtant, l'entité résistait. Le Virus n'était plus une simple suite de codes corrompus, mais une tempête de pixels noirs, une marée de mercure sombre qui cherchait à engloutir la Brodeuse. L'Oubli rampait sur les murs, effaçant la texture de la pierre, transformant le réel en une bouillie grise et informe. Il chuchotait des promesses de néant, montrant à Elias les visages flous de sa propre lignée, ces ombres dont il avait jadis, par erreur, dissous les traits dans une mare d'acide sacré. L'entité lui offrait la

paix du vide, le repos de celui qui ne se souvient de rien, pas même de sa propre douleur.

Elias sentit ses mains le brûler. Ses cicatrices argentées se mirent à luire d'un éclat de lune malade. Il voyait Sarah faiblir ; le poids du sortilège final courbait ses épaules, et la peau de ses bras commençait à se craqueler comme une porcelaine trop fine exposée à un incendie de forêt. Les fils de lumière qu'elle tissait devenaient cassants, menacés par la gangrène numérique qui s'insinuait dans chaque maille de son enchantement. L'équilibre basculait. La ville, au-dessus de leurs têtes, n'était plus qu'une haleine fragile sur un miroir de glace, prête à s'évanouir.

C'est alors qu'Elias comprit. La Brodeuse créait le motif, mais elle ne pouvait pas supporter la tension nécessaire pour le sceller. Il fallait un réceptacle, un canal capable de contenir la décharge tout en purgeant le poison par le sacrifice de sa propre substance. Il s'avança vers elle, ses pas lourds sur le sol qui semblait se transformer en une mer de sable de verre. Ses mains, autrefois instruments de destruction, s'ouvrirent comme les pétales d'une fleur carnivore avide de lumière.

Il plongea ses mains dans les blessures de l'air, là où l'acide magique de ses veines rencontrait les filaments de Sarah. Le choc fut une explosion de saphirs broyés. Elias ne cria pas ; son cri se transforma en un courant de mercure liquide qui remonta ses bras pour inonder son esprit. Il ouvrit les vannes de son âme, laissant le virus s'engouffrer dans ses propres souvenirs comme une bête affamée dans un grenier de paille. Il utilisa son acide non pour détruire, mais pour lier, dissolvant les frontières entre sa chair et l'énergie pure de la Brodeuse.

Sarah se tourna vers lui, le visage baigné de larmes de plasma. Elle comprit son intention et, dans un geste d'une tendresse déchirante, elle enlaça son cou, ses doigts s'enfonçant dans le cuir de son manteau comme des racines cherchant la terre ferme. Elias la saisit par la taille, l'attirant contre lui alors que le ciel de l'Antre s'effondrait dans un déluge de foudre blanche. Ils étaient désormais le moyeu d'une roue de feu, le

point fixe d'un cyclone où le passé et le futur se heurtaient dans un fracas de cristal.

— Brûle-moi, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un écho de tonnerre lointain.
Brûle tout ce que je suis pour que la ville puisse se souvenir de son nom.

Leurs lèvres se rencontrèrent. Ce ne fut pas un baiser de chair, mais une soudure d'éternité. Dans l'instant où leurs souffles se mêlèrent, une arche d'ozone pur jaillit de leur union, un pont d'éclat insoutenable qui traversa les couches de la réalité. L'électricité ne les traversait plus ; elle émanait d'eux, transformant leur sang en un fleuve d'or en fusion. Elias sentit ses barrières mentales s'effondrer une à une, ses secrets les plus amers se changeant en étincelles de rosée. L'acide de ses mains se vaporisa, devenant un brouillard de diamant qui rongea le Virus, pixel par pixel, souvenir par souvenir, jusqu'à ce que l'entité ne soit plus qu'un souvenir elle-même.

Le baiser était le sceau. Il était la clef de voûte d'un dôme de lumière qui s'étendit instantanément, balayant les catacombes, remontant par les bouches de métro comme les soupirs d'un printemps ressuscité. La décharge fut une symphonie de foudre blanche qui balaya les ténèbres. Le Virus fut vaporisé dans un éclatement de fleurs de silice, ses pixels se transformant en papillons de lumière qui s'envolèrent pour ramener les noms et les visages dans les esprits endormis de la cité.

Sous la caresse de cette onde purificatrice, les pavés de Paris se mirent à luire d'une aura de nacre. Les citoyens, figés dans leur hébétude numérique, redressèrent la tête, sentant leurs propres identités refluer dans leurs cœurs comme une marée montante. Les souvenirs ne revenaient pas comme des fichiers froids, mais comme des parfums de brioche chaude, des sensations de pluie sur les joues, des échos de rires oubliés.

Dans cet instant suspendu entre le temps et l'éternité, Elias et Sarah virent la ville s'allumer comme une perle de rosée sous le premier rayon du monde. Ils ne formaient plus qu'un seul être, un conducteur double, une tresse d'ombre et d'éclat. Leurs os devinrent des flûtes de verre où jouait le vent des hautes tensions. Elias ne sentait plus

la douleur, seulement une expansion infinie, comme s'il devenait chaque réverbère, chaque enseigne de néon, chaque cœur battant sous les toits de zinc de Paris.

L'Antre, autrefois tombeau de béton et de fils, devint une cathédrale de cristal où la lumière dansait en spirales infinies. Leurs corps physiques n'étaient plus que des silhouettes de buée dorée, s'étirant vers le zénith des mondes. Ils voyaient les lignes de force de la capitale se réaligner, les enchantements de Sarah se nouant aux structures de fer de la tour Eiffel comme des lianes de lune, protégeant désormais la ville contre le retour de l'ombre.

Puis, le silence revint, un silence d'ambre et de pollen, tandis que leurs formes commençaient à s'effiloche dans l'air vibrant de l'Antre, devenant les fils invisibles d'un tapis de lumière jeté sur le monde. Ils n'étaient plus Elias le Nettoyeur ni Sarah la Brodeuse, mais le murmure électrique qui parcourt les rues à l'heure bleue, l'étincelle qui brille dans l'œil des amants de minuit, et le battement de cœur secret d'une cité qui avait enfin retrouvé sa mémoire.

Chapitre 12

Cendres et Mémoire

L'aube s'épancha sur les toits de zinc comme un lait de nacre, léchant les blessures d'une ville qui avait oublié jusqu'à son propre nom. Paris s'éveillait dans un frisson d'opale, les façades haussmanniennes émergeant d'une brume qui ne devait rien à la météo et tout à l'éther. Sous le ciel lavé de ses impuretés électriques, les pavés du Marais ne grondaient plus ; ils semblaient respirer, chaque interstice entre les pierres exhalant un parfum de pluie ancienne et de papier jauni. Le Virus de l'Oubli, cette nuée de sauterelles numériques qui dévorait les visages et les dates, s'était dissous dans une décharge de lumière pure, laissant derrière lui une capitale suspendue dans le coton d'une convalescence magique.

Dans les entrailles de l'Antre, là où les câbles pendaient autrefois comme des lianes de cuivre mortes, le silence était devenu une substance solide, une ambre translucide où le temps semblait avoir déposé les armes. Elias était étendu parmi les débris de verre et les éclats de quartz, sa silhouette anguleuse découpée par la clarté rasante qui filtrait des soupiraux. Ses mains, autrefois dévorées par l'acide des sorts, n'étaient plus que des parchemins blancs, les cicatrices argentées s'étant fondues en une texture de soie lunaire. Il ouvrit les yeux, et ses pupilles, jadis de mercure froid, n'étaient plus que deux puits de vide translucide, des miroirs sans tain tournés vers un intérieur dévasté.

À quelques pas de lui, Sarah se tenait debout, une silhouette de ronces et d'orichalque. La maladie qui lui rongait les poumons, ce lierre de foudre qui menaçait de la consumer, s'était figée. Les fils haute tension qu'elle avait tissés pour sauver la cité s'étaient enroulés autour de son cœur comme un rempart de lumière dormante, stabilisant son essence. Elle le regardait avec une tendresse qui pesait le poids d'un

monde sauvé, mais elle voyait aussi l'abîme derrière son regard.

Elias se redressa lentement, ses mouvements ayant la fluidité d'une eau qui cherche son cours. Il porta ses mains à son visage, tâtonnant les reliefs de sa propre existence comme s'il explorait une terre étrangère. Son nom, ses missions, les souvenirs de sa famille effacée, les couloirs du Bureau des Réalités : tout s'était évaporé dans le grand brasier de l'Oubli. Son esprit était une bibliothèque dont les rayonnages auraient été balayés par un vent solaire, ne laissant que des étagères de bois nu et une poussière d'étoiles. Il n'était plus le Nettoyeur, il n'était plus Elias. Il n'était qu'un battement de cœur sans racines.

Pourtant, lorsqu'il posa son regard sur Sarah, un tressaillement parcourut son échine, une vibration familière comme le chant d'un oiseau au milieu d'un désert. Dans l'océan de blancheur qui constituait désormais sa conscience, un seul récif demeurait : ce visage. Il ne savait pas pourquoi elle était là, ni quel lien de sang ou de magie les unissait, mais il reconnaissait l'inclinaison de ses épaules et le feu doux qui brûlait dans ses iris de Brodeuse. Elle était l'unique ancre dans sa mer d'amnésie, la seule couleur qui n'avait pas été délavée par la tempête.

— Le monde est revenu, murmura-t-elle, et sa voix était une caresse de velours sur du cristal. Mais tu es parti avec lui.

Elias ne répondit pas tout de suite. Il écoutait le bourdonnement de la ville qui reprenait vie au-dessus d'eux. Il se leva, un peu chancelant, et Sarah glissa sa main dans la sienne. Le contact provoqua une petite étincelle d'ozone, un rappel ténu de ce qu'ils avaient été l'un pour l'autre : deux pôles contraires se rejoignant dans un court-circuit salvateur.

— Je ne connais pas cet endroit, dit-il enfin, et sa voix sonna à ses propres oreilles comme le bruissement de feuilles sèches. Je ne connais pas cet homme qui habite ma peau. Mais je sais que ton nom est un ancrage. Je sais que si je lâche ta main, je

m'envolerais comme une cendre.

Sarah sourit, une expression teintée d'une tristesse lumineuse. Elle savait que le prix de la désinfection avait été la mémoire du désinfecteur. Elle l'entraîna vers l'escalier de fer, quittant les catacombes pour la surface.

Dehors, Paris était un mirage en train de se solidifier. Partout, les habitants sortaient sur leurs balcons, descendaient dans les rues, le regard vague. Ils se touchaient le front, hébétés. Les souvenirs revenaient par vagues hésitantes, comme des papillons de nuit attirés par une flamme encore lointaine. Un homme pleurait devant une boulangerie, reconnaissant soudain l'odeur du pain chaud ; une femme serrait son téléphone éteint contre son cœur, réalisant que les pixels ne contenaient plus rien de sa vie, mais que la chaleur de son propre sang dans ses veines était réelle.

Elias et Sarah marchèrent le long des quais de la Seine. Le fleuve coulait comme une traînée de saphir liquide, charriant les derniers débris du virus — des éclats de lumière noire qui s'éteignaient en touchant l'eau. Pour Elias, chaque pas était une découverte et une épreuve. Il regardait la tour Eiffel comme une créature de fer géante prête à s'envoler, et les réverbères comme des sentinelles d'or veillant sur un sommeil collectif.

— Est-ce que c'est moi qui ai fait cela ? demanda-t-il en désignant les cicatrices sur ses mains, qui brillaient doucement sous le soleil matinal.

— Nous l'avons fait ensemble, répondit Sarah. Tu étais le fer et j'étais le fil. Tu as accepté de brûler ta peau électrique pour que la ville ne soit pas qu'un tombeau de silence.

Elle l'emmena à travers le dédale des rues du Marais, là où les murs de pierre semblaient encore vibrer des sortilèges de la nuit passée. Elle lui raconta les légendes de la cité, non pas comme des faits historiques, mais comme des contes de fées qu'on

murmure au creux de l'oreille d'un enfant. Elle devint sa boussole, son archiviste. Elle lui montra une petite place où des glycines tombaient en cascades mauves, et lui expliqua que c'était ici qu'ils s'étaient rencontrés, dans l'ombre d'une faille de réalité.

Elias écoutait, son esprit absorbant chaque mot comme une terre assoiffée. Il ne récupérait pas ses souvenirs, il en créait de nouveaux sur les ruines des anciens. Il voyait le monde à travers le prisme de Sarah, une ville faite de textures, de couleurs et d'enchantelements résiduels. Les souvenirs des autres parisiens étaient flous, comme des reflets dans une eau troublée, mais pour lui, tout était d'une netteté effrayante, une naissance perpétuelle.

À mesure qu'ils progressaient, Sarah sentait la force revenir dans ses propres membres. La maladie n'avait pas disparu, mais elle était devenue une alliée silencieuse, une trace de foudre apprivoisée qui lui permettait de percevoir les courants magiques qui recommençaient à circuler sous les pavés. Elle était la guide de cet homme sans passé, la gardienne d'un secret qu'il ne pourrait plus jamais porter seul.

Ils arrivèrent sur le parvis de Notre-Dame. La cathédrale, baignée de lumière, semblait s'être étirée vers le ciel, ses gargouilles de pierre paraissant prêtes à murmurer des prophéties. Elias s'arrêta devant la rosace, fasciné par le jeu des vitraux qui projetaient des rubis et des émeraudes sur le sol de pierre.

— Tout est si étrange, dit-il, le souffle court. C'est comme si le monde entier était un rêve dont je viens de me réveiller.

— Peut-être l'est-il, répondit Sarah en se rapprochant de lui. Mais dans ce rêve, il y a des vérités qui ne s'effacent pas. La mémoire n'est pas seulement dans la tête, Elias. Elle est dans le creux du poignet, dans le goût de l'air après l'orage, et dans la manière dont une ombre s'étire sur le zinc.

Il se tourna vers elle, et pour la première fois, l'angoisse dans ses yeux de mercure fit place à une paix fragile. Il ne savait pas qui il avait été, quel nettoyeur cynique ou quel homme hanté par sa famille disparue il habitait autrefois. Il ne restait de tout cela qu'une sensation de deuil lointain, une brume qui se dissipait. Il n'avait plus besoin de l'ancien Elias. Il y avait dans cette ville renaissante assez de beauté pour combler tous ses manques.

Le vent se leva, porteur d'une odeur de terre humide et de métal froid. Les Parisiens commençaient à se parler, à se reconnaître, leurs voix formant un brouhaha de retrouvailles timides. La ville réapprenait à se souvenir, une image après l'autre, une émotion après l'autre.

Sarah prit le visage d'Elias entre ses mains. Ses doigts, agiles comme ceux d'une tisseuse de destins, effleurèrent ses tempes. Elle n'essaya pas de lui rendre ce qu'il avait perdu. Elle se contenta de lui offrir le présent, un instant de pureté cristalline où ils n'étaient plus que deux âmes au milieu d'une capitale de verre et de songe.

— Viens, dit-elle. La ville nous attend pour écrire la suite. Les cendres sont retombées, et le sol est fertile.

Ils s'éloignèrent ensemble, deux silhouettes devenant des murmures parmi les reflets du soleil sur la Seine, laissant derrière eux les fantômes de l'Oubli pour marcher vers la lumière d'un jour nouveau, où chaque pas était une page blanche qui ne demandait qu'à être brodée.

FIN

Merci d'avoir lu "Brûle ma Peau Électrique"

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)